1696

Palat. XXXVI. 8

THÉANA

ET

LORENZO.

THÉANA

ET

LORENZO,

HISTOIRE ITALIENNE.

Par COFFIN-RONY, *auteur du Nestor Français, ancien avocat au parlement de Paris, et membre de la société académique des sciences de la même ville.*

De desseins en regrets, et d'erreurs en désirs,
Les mortels insensés promènent leur folie,
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ { LOCARD, lib. rue Froimanteau, n° 19.
Palais du Tribunat, galerie des librairies, N°. 3.
L'AUTEUR, cul-de-sac Pecquey, n° 9.

1808.

THÉANA

ET

LORENZO.

CHAPITRE XXII.

Prise de la ville de Prato. — Conduite de Strozzi ; préparatifs de défense. — Cosme veut livrer bataille, il est repoussé jusques dans Florence. — Quartier d'hyver. — Nouvelles de Théana.

Un roi sage et prudent ne peut toujours le bien ;
Il est des maux forcés parmi nous sur la terre.
Mais n'oublions jamais qu'il faut après la guerre,
Sous les lauriers, porter le cœur d'un citoyen.

MENDOCE et Zanubio ayant réuni leurs troupes avec celles commandées

par Strozzi, marchèrent à la tête d'une petite armée de trois mille huit cents hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie sur la ville de Prato : ils s'avançaient à la faveur des ténèbres, tandis que l'incendie dont la clarté se portait vers la ville, lui fit voir par la multitude qui se portait vers ce lieu, que Prato était sans défense, et qu'Alfredi exécutait sa promesse. Il divisa sa troupe de pied en trois colonnes qu'il dirigea sur trois portes différentes ; deux se trouvèrent ouvertes, et deux colonnes entrèrent sans trouver d'autre résistance que celle des corps-de-garde qui furent aisément enlevés ; nos républicains sçurent dès leur entrée que Lorenzo les avaient dévancés.

La troisième colonne qui avait avec elle la cavalerie revint sur ses pas vers le lieu de l'incendie et chargea le

peu de troupes qui s'y étaient portées, et après les avoir dispersées ou tuées, elle se rangea en bataille en face de la porte de la ville voisine pour empêcher le peuple de rentrer et assurer la retraite de ceux qui y avaient déjà pénétré.

Cette nuit, malgré l'activité de Philippe, qui se porta partout, fut une scène d'horreur : le peuple une fois mis en mouvement ne peut recevoir de frein ; cette classe d'hommes aigris par le malheur est toujours prête à piller, à égorger ceux que la fortune met audessus d'elle, sans se donner la peine, le tems de juger si ses victimes sont coupables. Leur richesse est leur crime ; et le mot de révolution est la main qui déchaîne toutes passions, et le signal de tous les crimes.

Cependant le jour commence à poindre, les partisans de la cour sont égorgés ou sont dans les prisons, ou bien ont pris la fuite. Strozzi lui-même n'a donné aucun ordre pour les empêcher de quitter la ville; il lui suffit que ses troupes en soient maîtres, et que ceux qui y restent ne voient pas avec peine le succès des armes des républicains : il donne les ordres les plus sages pour l'ordre et la tranquillité qui revint quand on sut que les vainqueurs ne voulaient combattre que le despotisme; dans la matinée, de nouvelles autoritées sont constituées ou plutôt les membres des anciennes qui ont survécu à la première révolution sont de nouveau investis du pouvoir au nom du peuple, qui dans ce moment, croyant siéger au trône, approuve tout.

On n'avait encore reçu aucune nouvelle d'Alfredi, lorsque le soldat député vers lui vient rapporter à Strozzi, qu'Alfredi expire sur un lit de soldat, dans une caserne de la ville; qu'il a été frappé par un officier du régiment de la garnison, dont le frère avait péri dans cette attaque; il amenait cet officier qu'il avait forcé à se rendre après une vigoureuse défense. Strozzi est insensible à cette nouvelle: Lorenzo lui témoigne sa surprise sur cette froideur, après le service qu'il vient de lui rendre : mon fils, répond Strozzi, c'était un traître, il a servi Cosme, il devait lui rester fidèle : il l'a trahi pour nous, il nous eut peut-être trahis un jour pour d'autres. Souviens-toi que si j'avais prêté un serment, fut-il criminel, que je le tiendrais; Lorenzo se tut, en réfléchissant combien l'es-

prit de parti, et surtout la politique étouffait les vertus, même celle de la reconnaissance. Philippe offrit à l'officier qui avait tué Alfredi, de s'attacher à son parti ; non, Philippe, lui répondit cet officier ; ma famille et moi ont été comblés des bienfaits de Cosme, je mourrai pour lui. — Pars donc, dit Philippe, vas le joindre ; tu es libre, brave soldat ; s'il avait beaucoup de chefs qui te ressemblassent, tu me ferais craindre une défaite, malgré notre courage et la justice de notre cause : retourne auprès du tyran, et dis-lui quels hommes il a à combattre. — Je te remercie, Philippe, de me mettre à même de témoigner à mon souverain que ses bienfaits n'ont pas tombé sur un ingrat, et si le sort des armes t'est, comme je l'espère, contraire, si tu as à être prisonnier, je prie le ciel

de te faire tomber entre mes mains. — Pourquoi ? — Pour t'éviter la douleur d'être condamné par ton ennemi : — Mon ennemi, tu te trompes, je ne hais personne, mais je combats pour mon pays ; qu'il quitte le sceptre, qu'il brise les fers de ma patrie, et je redeviens son parent, son ami. Philippe donne aussitôt des ordres pour que sa famille, qui habite la ville, et lui puissent en sortir librement.

Mendoce reçoit aussi l'ordre d'entrer dans Prato avec sa troupe, les portes sont aussitôt fermées ; ce brave espagnol est nommé commandant de la place, Zanubio général en second sous Strozzi, et Lorenzo colonel de la garde du Sénat : on se transporte à l'Hôtel-de-ville où ce corps est assemblé, les autorités secondaires prê-

de trois jours le calme et l'ordre sont rétablis ; toute l'armée et les habitans de la ville travaillent à mettre les remparts en état de soutenir un siége. De vastes emplacemens sont consacrés à des magasins, et l'on fond du canon de siége et de campagne.

A peine la nouvelle de l'insurrection et de la prise de Prato est-elle parvenue à la cour de Cosme, que l'effroi et l'épouvante glacent le cœur de ses courtisans ; l'armée de Philippe s'augmente en peu de jours des partisans de la liberté qui quittent Florence ; le tyran le sait et sort enfin de sa létargie ; mais ses préparatifs sont lents, il lui en coûte de s'arracher du sein des voluptés, et la gloire de ses premières années ne se réveillant qu'avec peine, arrache avec douleur un cruel soupir à sa molesse ; pendant ce tems l'armée des

insurgés rassemble sous ses étendards, douze mille hommes de pieds et deux mille de cavalerie : cette armée tient la campagne : des fonds sont envoyés de tous côtés dans la caisse militaire ; la ville de Prato fait un don volontaire et s'impose elle-même à une taxe forte jusqu'à la fin de la guerre ; Strozzi qui n'a rien demandé, ne refuse rien : il décharge cependant le peuple de tout impôt, car il sait trop que les impôts ne peuvent durer que quand ils sont justement repartis, et que dans ces cas, ce n'est point donner au gouvernement, mais à soi-même.

Enfin Cosme est réveillé ; le danger croit, et la nécessité lui donne une énergie que soutiennent quelques braves officiers qu'il a éloignés dans des tems plus heureux, et que le malheur lui fait rappeler. Florence est fortifiée, et pendant ce tems Cosme

tient la campagne avec seize mille hommes de troupes réglées, et quatre mille de cavalerie; mais Strozzi, qui dans cette campagne, ne veut qu'avoir une place pour y passer l'hyver et grossir son parti, se contente de camper dans les plaines de Prato, et d'entretenir l'ardeur et le courage de ses soldats par des attaques de postes. De légers succès leur apprennent à vaincre, et Cosme effrayé envoie à la cour de Charles-Quint : ce monarque qui songeait à humilier le Pape, craignant qu'un empire, quelque nouveau qu'il fut, ne parvint à réunir à lui les autres provinces d'Italie, et ne s'opposa à ses desseins en ramenant l'ancienne gloire et la puissance de Rome, fit attendre long-tems un faible secours.

Une partie de l'été et de l'automne s'était passée en légères escarmou-

ches, dans lesquelles les troupes des insurgés eurent presque toujours l'avantage ; mais enfin le Duc ayant reçu d'Espagne un renfort de deux mille archers, de quinze cents frondeurs et de trois mille fusilliers, résolut de profiter de cet avantage pour engager un combat qui put anéantir les forces inférieures et naissantes de Strozzi : cependant il redoutait le passage de l'Arno, et ne voulait pas découvrir Florence, où Strozzi pouvait avoir des intelligences ; il employa plusieurs stratagêmes pour engager son ennemi à le passer ; mais Strozzi qui avait le même projet se contentait de suivre tous ses mouvemens.

Il fit jeter un pont sur cette rivière : Cosme se crut au moment où ses vœux allaient être accomplis, et pensant que les rebelles voulaient tenter le

passage, il laissa les travailleurs agir sans les inquiéter; mais quelques détachemens qui étaient aux postes avancés, emportés par une fausse gloire attaquèrent les troupes qui gardaient le pont et qui avaient ordre de ne faire qu'une faible résistance et de se replier. Strozzi, informé de cet évènement, lève son camp et se retire à trois lieues et fait dresser les tentes. Cette retraite encourage les vainqueurs; plusieurs officiers demandent à Cosme de les mener à l'ennemi; les soldats animés par eux soutiennent leur demande; et Cosme lui-même égaré, séduit par ce léger succés, croit que la peur lui livre facilement son ennemi; il fait alors passer le pont à son armée qu'il range en bataille au-delà de la rive; mais la nuit vient: craignant que les rebelles n'eussent ouverts des

tranchées dans la plaine, et que sa cavalerie qu'il savait bien supérieure à celle de Philippe, ne put donner, il résolut de différer jusqu'au jour, où il pourrait faire reconnaître le terrein.

Pendant ce tems Strozzi, qui n'avait perdu l'avantage du passage de l'Arno, que pour mieux s'en assurer, avait laissé ses tentes dressées et fait allumer des feux; ayant ensuite fait placer en sentinelles avancées les cavaliers les mieux montés, il avait passé l'Arno avec ses troupes, dans un endroit où il avait reconnu un gué, de sorte qu'il vint prendre la place où l'armée du Duc campait la veille. Quel fut le désespoir et la honte de Cosme en voyant l'ennemi qui bordant la rive supérieurs de la rivière, pouvait en défendant le pont avec peu de monde, se porter sur Flo-

rence où ses trésors étaient enfermés? n'écoutant alors que ce désespoir, il se met à la tête de ses troupes, le pont est rompu par l'artillerie des insurgés; Cosme tente le passage à la nage, ses troupes secondent ce premier effort, et malgré la valeur des confédérés le Duc est de l'autre côté.

Un terrible combat s'engage, Strozzi est forcé de plier sur *Pistole*, village près de Florence. De dessus les remparts, les Florentins voient ses efforts et plaignent en secret son malheur et sa défaite; il est blessé près de Lorenzo et de Zanubio. Mon sang coule, dit Philippe, vas, mon fils, cours me venger; aussitôt il tombe de cheval, on le transporte dans le village de *Pistole*, occupé par quelques détachemens des siens, et il est confié aux soins de Visconti. Ce ne sont point des larmes que Lorenzo lui donne, il

faut l'empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi. Il se porte à la tête des colonnes qui plient, y fait entendre le cri de liberté, ranime le courage des vaincus et fond avec fureur sur les vainqueurs.

La rage dirige son bras, la mort vole de rang en rang, la plaine est jonchée de cadavres, et la terre est arrosée de sang. L'intrépide Lorenzo que Zanubio et Mendoce accompagnent, se fait jour au travers des ennemis et dirige sa course vers un escadron qu'il a remarqué aux coups terribles qu'il porte. Les troupes de Médicis à leur tour étonnées d'un si prompt revers, s'efforcent d'arrêter ce vainqueur; mais on l'attaque en vain; le sentiment douloureux qui l'anime donne à sa figure un aspect redoutable; ce n'est plus un soldat, ce n'est plus cet artiste doux et ai-

mable qui peint les graces auprès de Théana, c'est un lion déchaîné; la force de ses armes, son courage ont fait des frères d'armes qui l'entourent, autant de héros: ses regards portent partout l'épouvante et son glaive la mort; la foudre est dans ses mains, tout s'écarte, tout fuit son bras victorieux. Tel on voit au printems du haut des montagnes, un torrent roulant avec fracas et fondant ses flots tumultueux dans la plaine, emporter en un instant l'espoir des fertiles valons; tel Lorenzo détruit les idées flatteuses qui énorgueillissaient Cosme; envain le Duc veut rappeler le courage dans le cœur de ses soldats, envain il se précipite au fort du danger, sa valeur s'épuise en efforts inutiles: ces guerriers qui tout à l'heure volaient à la victoire, sont sourds et ne l'entendent plus. Pour

les rallier, il parle de patrie, il appelle l'honneur, il promet des récompenses, la frayeur seule est écoutée, la frayeur les emporte : en ce danger extrême Cosme veut vaincre ou périr. Le nom de Lorenzo a retenti, le bruit de ses exploits était parvenu jusques à lui ; c'est cet ennemi qui le désire lui-même, qu'il cherche ; c'est lui qu'il doit attaquer, c'est vers lui qu'il dirige cet escadron dont la valeur a fixé les regards de Lorenzo. Le fils de Philippe voit la victime qui s'offre aux mânes de son père, il l'a jointe, et nos deux jeunes héros fondent l'un sur l'autre avec la rapidité de l'éclair ; l'un ne respire que vengeance, et c'est pour le trône que l'autre combat. Le sort des armes va le lui ravir ; déjà son casque est brisé, un second coup appelle la mort sur sa tête, lorsque ses soldats lui font un

rempart de leurs corps, la mêlée devient plus sanglante, le choc des colonnes qui se mêlent séparent ces deux ennemis ; Lorenzo ne peut le rejoindre, il voit avec douleur sa proie qui lui échappe, et porte ailleurs ses terribles armes, à qui tout cède avec désordre, et poursuit l'ennemi qui est forcé de chercher un asyle dans Florence.

Le bruit de cette victoire a déjà consolé Philippe, dont la blessure est légère, il revoit, il serre contre son sein ce fils qui vient déposer ses lauriers à ses pieds.

Philippe, malgré cet avantage, ne crut pas de la prudence de faire le siége de Florence ; la lenteur, les difficultés du siége pouvaient lui faire perdre beaucoup de monde, et en outre il répugnait à porter la flamme et la destruction dans sa patrie : il

ne voulait que combattre le tyran et ses amis. L'hyver approchait, et quoi qu'il soit rarement rigoureux dans ce pays, il crut qu'il fallait plutôt donner du repos à ses troupes : d'ailleurs il espérait que cette victoire, en affaiblissant le parti de Cosme, fortifierait le sien, et il ne se trompa pas : Il repassa donc tranquillement l'Arno sans que le Duc osa tenter une sortie, et revint barraquer son armée près de Prato, après avoir fait dresser dans la plaine de Florence plusieurs poteaux, sur lesquels il avait fait afficher une proclamation qui annonçait aux Florentins que ses intentions étaient la chûte du tyran et la liberté de sa Patrie.

CHAPITRE XXIII.

Lettre de Théana ; son arrivée à Prato avec Clarice, Euphémie.— Bal d'hyver ; intrigues.— Un rival reparaît ; Lorenzo et blessé.

Les fleurs naissent aux bords des plus grands précipices,
Et trop souvent le sort, nous frappe en ses caprices.
La fortune trahit les plus heureux guerriers,
Que cents fois la victoire a couverts de lauriers.

L'armée de Strozzi vint après le rétablissement de leur général sous les murs de Prato, les habitans sortent en foule et vont au devant des vainqueurs. Une entrée triomphante est préparée à Philippe qui la refuse : deux jours après le sénat le proclame

protecteur de la république Florentine, et ce titre remet entre ses mains tous les pouvoirs; mais notre philosophe que nul sentiment d'ambition n'a guidé, rejette le sceptre qu'on lui offre sous un autre dénomination, en représentant au sénat que tant de puissance remise en une seule main peut élever un trône lorsqu'on cherche à l'abattre. Il rappelle l'exemple de Pisistrate, de Denis, et prouve à ses concitoyens, qui l'admirent, la pureté de ses intentions.

Lorenzo ne s'était délassé de la fatigue de cette première campagne qu'en écrivant à Clarice, à Théana qui venait de donner le jour à un fils qui resserra les liens de l'hymen et de l'amour. Il les avait instruites du succès des armes républicaines, de la blessure de son père et de sa guérison, Clarice n'en fut pas moins al-

larmée : qui peut calmer les craintes d'une tendre épouse ? la présence de l'objet aimé. L'imagination d'une femme sensible, est un feu actif qui la brûle sans cesse : Clarice ne peut rester à Rome, quand les jours de son époux ont été en danger. En-vain l'épouse de Visconti désaprouve ses projets; mais Théana, Euphémie brûlent du même désir, car un même sentiment les anime, et elles partent toutes trois sous l'escorte du fidèle Fabricio, qui avait gémi de ne pas suivre son maître.

Lorenzo soupirait après une permission pour aller à Rome; craignant de déplaire à Strozzi; il avait imité Zanubio qui avait gardé le silence et à qui cet effort n'était pas moins pénible : une lettre de sa chère Théana le tira de cette peine.

Envain, mon cher Lorenzo, Théana

est actuellement rassurée par ta lettre, son cœur effrayé des dangers que tu as courus, ne peut retrouver le calme qu'il ne t'ai pressé contre lui. Clarice, cette bonne mère, sent comme moi ; tout manque à son bonheur depuis qu'elle est séparée de son époux. La guerre est suspendue et vous allez passer trois mois dans Prato ; crois-tu que nous resterons à Rome ? non, mon cher Lorenzo, nous allons partir : Ah ! Lorenzo cette nouvelle te fera, sans doute, éprouver les délices dont mon cœur s'énivre à cette idée : oui je me plais à le croire : j'en suis certaine ; loin de toi, ton amie languissait ; chaque moment était un moment de larmes et de craintes, chaque jour une année de supplice. Vas, la gloire et l'ambition ont pour moi bien peu de charmes, s'il faut les payer par de telles souffrances. Tout

craindre pour son ami, quel supplice! loin de toi, je n'ai pas existé, encore quelque tems et ta bien-aimée eut perdu par la douleur et la crainte le peu de charmes qui t'ont captivé; ton fils, ce gage chéri de nos amours eut envain pressé le sein de sa mère; non, Lorenzo, tu ne peux te représenter mes souffrances. Les arts ont perdu leurs charmes pour moi. Eh! pouvaient-ils en avoir, quand tu es tout pour Théana; les muses ont voulu m'offrir quelques consolations, elles m'aidaient à peindre mon tourment, et mariant les sons douloureux de ma harpe à ma voix tremblante, vingt fois j'ai fatigué de mes plaintes, de mes chants d'allarmes, les échos de ces lieux charmans qui t'ont vu me presser dans tes bras.

Ah! mon bien-aimé, une partie de mes vœux est exaucée. A l'instant

même où je t'écris, ta bonne mère, la vertueuse Clarice entre dans mon cabinet ; elle me presse sur son sein et m'annonce notre départ pour Prato, dans trois jours ; Philippe l'approuve. Juge, mon tendre ami, de ma joie, de mon bonheur. Ah! Lorenzo qu'ils soient éternels ! Je vais bientôt te porter tous les baisers que ton fils me donne pour toi.

Ta fidèle et tendre épouse,

THÉANA.

Lorenzo court porter cette nouvelle à Zanubio, et tous deux remercient Philippe : mes amis, leur dit-il, ah ! croyez que je suis homme et que si mes cheveux blancs m'interdisent les transports et les plaisirs d'un amour fougueux, mon ame est aussi brûlante que la vôtre. L'amour de la patrie est, il est vrai, ma passion dominante ;

mais en revoyant Clarice près de moi mon bonheur égalera le vôtre.

Depuis le retour des troupes à Prato, un soldat Espagnol s'était attaché à la cause de Philippe qui l'avait distingué, lors de sa blessure aux plaines de l'Arno; ce soldat avait été du détachement qui l'avait transporté au village de *Pistole*, et les soins qu'il avait eus pour lui, lui avaient valu la confiance et l'amitié de Lorenzo, qui l'avait fait nommer lieutenant dans la garde qu'il commandait.

Scalatro était un jeune homme de vingt-six ans, souple, hardi, et modeste en même tems. Il joignait à plusieurs talens l'art de la peinture. Un récit d'évènemens interressans qui l'avaient assaillis dès son enfance, et ce rapport de goût et de talens resserra sa liaison avec Lorenzo qui ne

pouvait plus se séparer de lui, et qui lui confiait tous ses secrets.

Sur ces entrefaites, Clarice, Théana et Euphémie arrivèrent avec Fabricio à Prato. Ces tendres épouses jouirent de la gloire de leurs maris. Lorenzo embrassa son fils qu'il présenta à Strozzi. Ce vieillard se plut à présager en lui une gloire future, et à voir un défenseur de la patrie (1).

L'italien aime le plaisir, autant que le français; la guerre, les révolutions amènent-ils leurs fléaux, les plaisirs n'en perdent pas plus leurs droits. Le moindre instrument se fait-il entendre, le florentin chante

(1) Philippe ne se trompait que sur la cause. Car son fils et son petit-fils ont occupé en France les premières dignités militaires, tant sur terre que sur mer.

ou danse. La ville, le sénat donna des fêtes, des bals; Théana et Euphémie en firent les honneurs. Le commerce, la tranquillité avaient ramené les plaisirs dans Prato, tandis que la prudence de Philippe veillait au-dehors, à ce que l'ennemi ne put former aucune tentative, et s'occupait encore par des négociations secretes à attirer dans son parti, les mécontens qui n'avaient pas assez d'énergie pour combattre ouvertement la tyrannie.

Un soir, Lorenzo dont la jalousie et les craintes s'étaient dissipées avec l'hymen, allait se livrer au sommeil, dans les bras de son épouse, lorsque les sons de plusieurs instrumens se firent entendre près de sa maison. On sait que ces concerts sont fréquens en Italie, aussi Lorenzo n'y fit aucune attention; mais une voix qui se fit entendre le frappa; il ne témoigne-

aucun soupçon à son épouse, il n'en a même aucun; mais malgré lui un souvenir sinistre le frappe. Il le rejette cependant il écoute:

AIR : *Pouriez-vous bien douter encore.*

Je perds, hélas ! tout ce que j'aime,
L'espoir a trahi mes désirs,
Et le ciel, dans ma peine extrême,
Me force à d'éternels soupirs.
Oui, mes soins te rendent plus fière,
Mon amour a fait mon malheur :
Je te cède à lui toute entière,
Je ne dispute plus ton cœur.

2e

Toute livrée à la tristesse,
Mon ame n'a que déplaisirs.
Rien, plus ici ne l'intéresse,
Mes maux suspendent mes désirs.
Rien d'une si cruelle absence
Ne peut soulager les rigueurs,

Oui, tout me blesse et m'offense ;
Tout vient irriter mes douleurs.

3e

Ah ! je te fuis, femme inhumaine,
Ne plains pas, ne plains pas mon sort !
Mes soins, ma constance, ma peine
Bientôt, me donneront la mort.
Je ne regrette point la vie,
Celui qui te tient sous sa loi,
Par une lâche perfidie
A bien sçu me venger de toi.

Théana a entendu : cette voix qui porte le désespoir dans l'ame de Lorenzo a rempli son cœur de crainte ; mais Lorenzo plus prudent qu'autrefois, combat les idées de jalousies qui viennent le fatiguer ; il sent quelles sont injustes : il parvient même à force de réflexions à espérer, à croire qu'il s'est trompé, et il serre dans ses bras Théana, que cette caresse rassure. Cependant le lendemain, cette pensée

se réveille, elle le poursuit de nouveau et le tourmente au point qu'il a besoin de confier sa peine secrete; Scalatro reçoit dans son sein ce dépôt, il est chargé de s'informer dans la ville s'il n'y a pas d'autre espagnol que lui; si un nommé Menrique n'est pas dans le nombre des prisonniers qui ont été faits sous Florence; ses recherches le rassurent, et le calme est bientôt rappelé dans son ame par les nouvelles preuves de l'amour de Théana, à laquelle il a caché son inquiétude.

Le carnaval amène ses plaisirs et ses folies. Toute la ville et la famille de Strozzi se livrent à la joie et vont à un bal masqué que l'on donne à la ville. Scalatro accompagne son ami. Les officiers de la garnison avaient ouvert le bal avec les Dames de Prato; et Théana s'était mêlée dans la foule

avec Euphémie, pour ne parler ensemble que des objets de leur amour; mais enfin il faut des momens de repos, même aux sentimens les plus forts; il faut des distractions et le hasard vient leur en présenter dans un masque déguisé en sorcier, qui avait à sa suite neuf diables qui obéissaient à ses conjurations. La première danse finie, ce magicien fixa l'attention générale en ordonnant à ses diables qui avaient, chacun une guittarre, de chanter les succès des armes de la république : aussitôt les démons, en s'accompagnant, chantent en chœur une hymne en l'honneur de la victoire remportée sur Cosme, et prédisent en même tems aux habitans de Prato les plus brillans succès pour la campagne future. Cette galante et heureuse prédiction fut couverte d'applaudissemens.

Ensuite le magicien touchant de sa baguette, ses habits et ceux des esprits infernaux, il se change ainsi qu'eux; et les spectateurs ne voyent plus en lui qu'Apollon entouré des neuf muses. Ce nouveau changement excite l'admiration universelle par la promptitude de la métamorphose. Le Dieu offre de faire parler les oracles, et se vante de dire l'avenir; il fait ensuite distribuer aux dames des sucreries de tout espèce avec des devises galantes. Il offre à Euphémie, *un cœur percé d'une flèche;* et à Théana, *un amour blessé par une rose.* Après cette distribution, le Dieu chanta les couplets suivans en adressant le troisième à Théana et en lui prenant la main qu'elle n'osa retirer.

AIR : *Lorsque dans une tour obscure.*

Ne craignez rien de ma magie
Belles, partagez mon pouvoir.

Le Dieu qui règne en Idalie
Le partage matin et soir.
La beauté qu'ici l'on admire
Sait lui céder et nuit et jour ;
Elle a le pouvoir de séduire
Cette magie est de l'amour.

2.e

Des douceurs de notre existence
Venez partager les plaisirs.
Exempts des maux de l'inconstance
En aimant, formez des désirs.
De l'amour, goutez tous les charmes :
Il est le père du bonheur.
Ah ! ne craignez pas les allarmes,
Dont la raison veut faire peur.

3.e

C'est de vous que je tiens une ame,
Oui par vous j'existe en ces lieux :
Vos yeux ont allumé ma flamme,
Votre cœur peut me rendre heureux.
Si de vos graces la magie,
M'inspire à jamais tant d'amour,

Par vos rigueurs belle Sylvie,
Voulez-vous m'arracher le jour ?

La voix du Dieu est douce, mais mâle; ses sons agréables semblent puiser leur sensibilité dans la vérité du sentiment, et toute l'expression, toute l'ame de l'amour est dans cette voix; elle rappelle à Lorenzo, qui, loin de Théana est cependant dans le cercle, la dernière sérénade, et la dernière sérénade retrace un moment terrible: cependant ce n'est pas la même voix: Théana elle-même la méconnait, et l'on sait combien les femmes ont un tact sûr: elles ont beau ne pas écouter es hommages qu'on leur rend, aucune attention ne leur échappe; malgré l'indifférence qu'elles éprouvent, l'amour propre est toujours là et ne perd jamais ses droits; et quelques aimantes, quelques vértueuses quelles soient, elles se méprennent rarement, quand

elles ont lieu de penser que c'est à elles que les vœux s'adressent. Lorenzo est frappé d'une terreur secrete, d'un funeste pressentiment. Il veut s'éloigner, et il reste enchaîné, là .... près de ce masque qu'il craint, qu'il haît sans en savoir la cause: enfin il s'arrache de ce lieu, rejoint Théana et vient chercher auprès d'elle des consolations dont il a besoin. Le masque a disparu et l'orchestre par ses sons joyeux rappelle les amans de Therpsycore à la danse. A la danse succède une walse; Lorenzo possède tous les talens excepté celui-là. Ah! qu'il eut été ridicule de nos jours de ne pas avoir ce mérite, qui est le premier, peut-être le seul, auprès des femmes nées depuis la révolution (1).

---

(1) Vincent, Creuze abandonnez vos pinceaux, vous ne savez pas walser! amans des

Lorenzo donc, ne danse pas avec son épouse: il regarde cette course de gens qui semblent fêter les bacchanales. Un autre que lui, a le droit de presser ce sein destiné aux plaisirs les plus purs et aux devoirs sacrés de la maternité; les genoux d'un autre s'entrelacent dans ceux de Théana, une bouche étrangère, placée près et vis-à-vis de celle de son amante, aspire

---

muses, cessez vos chants, ou chantez la walse! Rhodes, Screutzer, Blasius, brisez vos violons, ou jouez-nous des walses! et vous célèbres Gretry, Lesueur, Méhul, quittez ce genre noble et touchant qui ne parle plus qu'aux ames sensibles des gens du dernier siècle; quelle belle carrière il vous reste à parcourir! faites-nous pleurer sur un air de danse; que Didon aurait de grace si quand elle chante ces paroles: *que je fus bien inspirée quand je vous reçus dans ma cour*: faisait quelques passes avec Enée: oui, voulez-vous jouir encore de ces heureux dons de plaire, de char-

ce souffle qu'exhale sa bouche de rose; Lorenzo le voit et ne peut que souffrir dans le silence: la mode a autorisé cet abus corrupteur des mœurs; et se révolter contre la mode, c'est se préparer un ridicule qui ne corrigerait pas un seul de ceux qui composent ce peuple de jeunes fous ou de vieilles folles qui la soutiennent, les uns par inexpérience, et les autres par esprit de dépravation.

---

mer la multitude ?... que vos compositions divines, n'accompagnent plus Melpomène, à moins qu'elle ne se poignarde en dansant une walse. Vous le savez, artistes célèbres, vos talens ont disparu, ils ont été se perdre dans les ridicules vertus du siècle qui vient de s'écouler; humiliez-vous donc actuellement devant nos *Spincers* walsants; car dans ces tems, où tout est mieux sans doute qu'autrefois, où les titus, les caracalla en *pet en l'air*, walsent avec nos modernes grecques, que vous êtes de petits hommes!

Notre époux voit enfin cesser cette danse; la foule l'empêche de rejoindre sur-le-champ son amie; il parcourt plusieurs salles, tantôt arrêté par ses connaissances, tantôt par les agaceries des masques; pour se soustraire à ces importunités, il se jette dans une salle moins fréquentée, il entend en même tems un cri, qui part du fond, il regarde et voit le danseur de Théana à ses pieds, Théana veut fuir, mais il l'a retient. Lorenzo vole vers eux, veut arracher le masque de ce cavalier, demande à Théana quel est le motif de ce cri, de la position dans laquelle il l'a trouvée; mais le cavalier fuit; il a déjà gagné l'escalier et atteint à la rue; Lorenzo le suit, veut le saisir au collet, le cavalier le frappe d'un poignard, le coup ne porte que dans le bras de Lorenzo, mais la douleur le force à lâcher prise, et Menrique n'o-

sant porter un second coup, se dérobe encore une fois à sa vengeance. Lorenzo ignore quel est son assassin, mais de retour dans la salle il l'apprend de Théana à qui il a osé se faire connaître. Cette vertueuse femme sait bien, qu'en le nommant, elle appelle le danger sur la tête de Lorenzo; mais en voyant son sang couler, elle espère la vengeance des loix, elle l'attend de la puissance de son père; et ne veut pas perdre le cœur de son époux, en lui faisant un mystère du nom de son persécuteur.

Cette avanture est devenue publique, les plaisirs du bal sont interrompus, et bientôt cessés; Strozzi, Zanubio, Mendoce qui en sont instruits les premiers, donnent des ordres pour faire fermer les portes de la ville. Scalatro est chargé de cet ordre: qui, mieux que cet ami peut se

charger de veiller à la juste vengeance de l'amitié? Lorenzo, du moins, le croit et se laisse panser en espérant que le coupable ne lui échappera pas. Sa blessure n'est que légère: il veut rentrer dans le bal, pour ne pas priver les habitans des plaisirs qu'ils s'en étaient promis, mais Théana l'entraîne, et dans sa douleur a cependant le plaisir consolant de voir que son époux ne lui impute en rien la démarche odieuse de l'espagnol.

Scalatro donne de la publicité à ses recherches, et son activité en impose à tout le monde. Les habitans de Prato se prêtent même à des visites domiciliaires; on ne murmure pas de voir ainsi blesser les droits des citoyens: chacun d'eux même se croit autorisé dans cette circonstance à visiter les endroits qui paraissent plus propres à offrir un asile plus sûr que

les autres, mais toutes les recherches sont vaines. Scalatro vient le lui apprendre avec douleur, et Lorenzo oublie lui-même un rival féroce qui hors de Prato par une issue secrete, est allé porter sa haîne et son amour à la cour de Cosme, emportant avec lui les moyens d'être utile au duc et très-nuisible au parti que sert son odieux rival.

CHAPITRE XXIV.

Ouverture de la campagne. — Nos jeunes guerriers s'arrachent à l'amour; mais ne peuvent se résoudre à se séparer tout à fait. — Château incendié, dangers que courrent Clarice, Théana et Euphémie. — Grande bataille; l'amour protége nos dames; mais ce secours cause la perte de Philippe, et le triomphe de Cosme.

Il ne craint que les fers : la perte de la vie
Est moins triste à ses yeux que leur ignominie ;
Mais le nombre l'accable, et malgré sa valeur
Ce grand homme est forcé de céder au malheur.

L'HYVER avait été rigoureux, surtout pour un climat dans lequel il est

presqu'ignoré; mais enfin ses frimats avaient disparu, et ce premier soleil qui ranime la nature réchauffait déjà le sol fertile de la riche Italie: les deux partis respirant une même haîne se préparaient à déployer les forces qu'ils avaient réunies pendant l'hyver. Cosme avait négocié auprès de Charles-Quint, qui envoyait un secours de vingt mille hommes; Strozzi avait discipliné, dressé les nouveaux soldats attirés sous ses drapeaux par ses premiers succès. Outre celà il avait fait faire des enrôlemens, et les campagnes avaient donné beaucoup de soldats. Ses forces se montaient à vingt-deux mille hommes de pied, dont douze mille d'élite, et trois mille de cavalerie, trois cents pionniers et deux cents artilleurs.

Les dangers que la guerre prépare, l'ordre d'une séparation qu'elle néces-

site, coûtent de nouveaux soupirs aux cœurs de Clarice et de nos jeunes épouses, et à leurs amis. Théana qui portait encore dans son sein les seconds fruits d'une heureuse fécondité, aurait bien désiré que cette position l'eut empêchée de retourner à Rome. Gernance, le bon Gernance qui avec Salcéti ne quittait jamais Philippe, connaissait les désirs de ces tendres épouses; attendri par les vives allarmes qu'elles éprouvaient, il obtint de son ami qu'elles ne partiraient pas pour Rome: non loin de Prato est un fort avec deux cents hommes de garnison, tenu en bon état et que Strozzi avait regardé comme une retraite sûre, d'autant plus qu'il y avait des souterrains très-prolongés dont les issues conduisaient à plus de deux lieues. Ces souterrains n'étaient connus que de lui et de quelques amis auxquels

il les avaient indiqués lors d'une visite qu'il y fit avec eux pendant l'hyver.

C'est là que l'on décide d'envoyer Clarice et ses compagnes, sous la garde de Scalatro, de Salceti, de Visconti et de Fabricio : mais à la condition que l'enfant de Théana partirait pour Rome avec la nourrice et deux domestiques. Théana pour rester près de son époux consentit à ce sacrifice.

On ne voyait nul dangers dans ce projet, et il n'y en avait pas, si la trahison la plus perfide n'eut pas épié leurs projets. En cas même de revers, Prato qui défendait cette place pouvait soutenir le siége pendant un an, en cas de succès, les dames pouvaient rentrer dans Prato : d'ailleurs le sort de Florence devait être décidé dans la campagne présente. Scalatro accepte

avec joie la mission flatteuse que l'amitié franche et confiante de Lorenzo lui fait donner, et il part avec ce dépôt sacré sur lequel il a juré de veiller aux dépens de sa vie. Ils arrivent donc au fort de Pratolino, et là nos tendres et vertueuses épouses attendent que de nouveaux succès augmentent la gloire de héros si chers, et prient de concert le Dieu des amours de veiller sur eux.

Les dispositions les plus sages semblent assurer les projets de Strozzi et flattent son cœur par la douce espérance d'une campagne victorieuse. Les derniers embrassemens qu'il a donnés à son épouse sont les premiers signes de la guerre, et aux larmes de l'amour succèdent les chants belliqueux de la sanglante Bellonne; à la tête d'un escadron brillant, il s'élance dans la plaine; Lorenzo est à ses

côtés : le coursier qu'il monte semble en aspirant l'air et les parfums qu'exhalent les prairies dans lesquelles est assis le camp, aspirer encore l'ardeur guerrière qui anime cette armée ; aux sons de la musique militaire qui célèbre l'arrivée des chefs, il frappe en cadence le sein de la terre, sa tête se relève, et reporte les rênes que la main négligente du modeste Lorenzo laissait flotter sur son col. Strozzi a rejoint cette armée qui compte dans son sein tant de soldats patriotes, qu'il a formés et habitués à cueillir des lauriers ; entouré de son frère Visconti, qui ne doit aller à Pratolino que le lendemain, du respectable Gernance qui malgré son âge veut partager les dangers ou la gloire de son ami, du brave Mendoce qui dans les hasards de la guerre cherche l'oubli d'une faute commandée par

une impérieuse nécessité, du sage Zanubio, et enfin de ce fils qui lui est si cher et dont la valeur fait la principale force de son parti, il passe en revue les guerriers que l'amour seul de la liberté a rangés sous ses étendards.

Braves soldats, leur dit-il, vous que la gloire et les maux de la patrie ont rassemblés dans les plaines de la Toscane, nous allons bientôt marcher sous les murs de Florence : cette superbe cité qui renferme vos amis, vos propriétés et vos familles gémissantes sous le sceptre de fer d'une odieuse tyrannie, attend de votre courage et la liberté et le retour de sa splendeur passée; vous ne trahirez pas cet espoir : braves guerriers! nous allons porter nos pas sur les rives fleuries de l'Arno ; ces lieux ont servi de sépulture aux satellites de Cosme, et leurs flots roulant dans Florence ont,

en y portant leurs eaux teintes de leur sang, annoncé à ses habitans que le terme de leurs maux approchait, et qu'ils pouvaient tout espérer de notre valeur. Cependant je ne vous dissimulerai point que des rapports fidèles m'ont appris que la farouche politique de Charles-Quint a prêté quelque secours au parti de Cosme, qu'une armée nombreuse campe sur les rives de l'Arno ; mais compte-t-on des ennemis que l'on a déjà vaincus ! oubliant sa défaite et sa honte, le tyran cherche à soutenir une domination que vos armes ont frappée de terreur et d'effroi ; ce n'est plus ici que le courage d'un ennemi qui n'en n'a plus assez que pour ne pas fuir. Envain il dissimule ce sentiment pénible, le despote tremble en secret ; ses courtisans arrachés malgré eux, au sein de la molesse, dis-

simulent également la crainte qu'ils éprouvent, et Florence forme des vœux pour le succès de nos armes. Quoique plus faibles qu'eux par le nombre, nous sommes plus forts par le motif de notre cause et le sentiment généreux qui nous anime : c'est l'amour de la patrie qui nous a rassemblés ; sous peu nous allons joindre Cosme, nous sommes tous frères, sous peu le plus brave de nous sera le plus grand ; le nombre de nos ennemis ne nous présente que des lauriers plus glorieux à cueillir, et si le hasard pouvait trahir nos courages, pour l'amour de la patrie, renonçons à la vie et soyons autant de *Decius*.

Cette harangue remplit tous les cœurs d'une noble ardeur : un cri général atteste l'enthousiasme qui les enflamme ; déjà les colonnes s'ébranlent et les étendards de la liberté se

déployant aux sons de la trompette guerrière, annoncent aux habitans des campagnes les malheurs qui les menacent. En deux jours de petite marche les armées sont en présence, la nuit seule peut calmer l'ardeur qui anime les deux partis; si Philippe Strozzi trouve dans chacun de ses soldats un autre lui-même, Cosme n'en est pas moins pour lui un ennemi redoutable. Son courage s'est réveillé, sa prudence a rallié autour de lui, de braves capitaines que l'injustice et la brigue des cours avaient éloignés: instruits par le malheur, éclairé par l'expérience, encouragé par la nécessité, le jeune Duc sent la nécessité de vaincre ou de mourir: cependant il n'accorde rien à l'impatience que son ame éprouve; envain ses forces supérieures à celles de l'ennemi semblent lui conseiller de ten-

ter le sort d'une bataille, il se tient toujours campé au-delà de la rive supérieure de l'Arno, et profitant de la fatale leçon que la campagne dernière lui a donnée, il rend nuls tous les piéges qui lui sont tendus pour l'engager à tenter le passage de la rivière: il se contente de changer souvent sa position, ayant toujours le soin de se retrancher partout où il asseoit son camp, et portant toute son attention à couvrir Florence pour empêcher l'ennemi d'y entretenir des intelligences.

On se rappelle que Menrique, échappé de Prato, a dirigé ses pas vers Florence, et que la haîne la plus implacable l'accompagne; il est accueilli à la cour de Médicis et en est favorablement traité; il s'est établi une correspondance sûre et active dans le parti de Philippe, et il peut instruire

Cosme des projets de l'ennemi. Cependant Strozzi s'indigne de cette inaction, ses troupes même osent s'en plaindre; la saison des grandes chaleurs approchait : les marais voisins exhâlant des vapeurs dangereuses, et des miasmes pestilentielles faisaient redouter une maladie épidémique : l'armée de Cosme, dans ce cas, pouvait plus facilement supporter quelques pertes d'hommes, puisqu'elle était beaucoup plus nombreuse, et qu'elle attendait encore des troupes auxiliaires de la cour d'Espagne. Le sage Philippe le sentit, et craignant une défection dans son parti, il résolut de profiter de l'ardeur et de la force de ses soldats. Pendant ce tems la haîne active de Menrique, instruite du lieu de la retraite de Théana et de Clarice, avait sçu gagner un lieutenant qui commandait sous les ordres

de Scalatro. La garnison lui était vendue, et le premier revers devait être le signal de leur trahison.

Strozzi profite d'un jour orageux ; une pluie abondante qui a tombé toute la journée, et que la terre a reçue et puisée avidement, rafraîchit le sang de ses soldats et leur rend cette vigueur que l'excès de la chaleur avait affaiblie. Sur les six heures du soir il tente le passage ; mais après deux heures de combat il est repoussé et forcé de reprendre sa première position ; la pluie avait cessé ; mais tout-à-coup, aux horreurs du combat succède celle d'un orage effrayant.

Le ciel est en feu, le vent seconde les roulemens prologés de la foudre, les tentes sont arrachées avec leurs piquets, et l'eau repoussée par le sein de la terre suffisamment abreuvée par la pluie du matin, roule en torrens

impétueux dans la plaine qui voit inonder ses moissons naissantes. L'armée du Duc, placée sur la rive supérieure de l'Arno qui reçoit les eaux, en est peu incommodée, et les retranchemens élevés autour du camp garantissent les tentes qui offrent un abri aux soldats : au contraire les troupes républicaines, campées sur la rive inférieure, sont forcées de chercher un abri dans les villages voisins; et une partie, restant exposée aux fureurs de la tempête, est contrainte de s'éloigner du fleuve et ne peut aussi facilement étudier les démarches de l'armée royale.

Menrique en est informé ; il représente à Cosme que, malgré l'orage, le passage de l'Arno était facile. Vos troupes, Seigneur, lui dit-il, souffriront peu en marchant, et dans une heure ou deux cet orage sera

calmé. A deux lieues d'ici est un fort convoi de diverses denrées, qui descend par eau à Florence. Il est arrivé ce matin, et s'y est arrêté pour la visite des douaniers et du poste que vous y avez sagement établi pour visiter les bateaux et reconnaître ceux des émissaires des rebelles qui voudraient s'introduidre dans la ville. Vingt bateaux suffisent pour faire un pont volant ; votre armée passera en six heures, et demain à l'aube du jour vous fonderez sur l'ennemi fatigué par l'orage; affaibli par la perte d'aujourd'hui, il n'aura pu se rallier quand vos étendards paraîtront et ses armes ne seront pas en état de le servir. Cosme assemble à la hâte son conseil ; l'avis est proposé, on applaudit à l'unanimité et l'on se met en marche pour l'exécuter.

Le matin de cette journée, Scala-

tro était venu au camp apporter des nouvelles à nos amans, et le soir il était venu à Pradillo, où il avait instruit ces Dames du revers que les armes de Philippe avaient essuyé, mais cependant en palliant le danger.

Dans cette nuit horrible, où la grêle, les vents et l'orage semblent présager la destruction totale du genre humain, Strozzi, Gernance et nos jeunes amis courent de cantonnemens en cantonnemens, raniment les courages, exhortent leurs soldats à un repos dont ils ont besoin eux-mêmes et qu'ils se refusent, et font donner des secours aux blessés; l'orage cesse, l'aurore ramène un tems plus serein et les surprend dans ces soins touchans et courageux; mais la fortune a secondé les vœux du Duc et la haîne de Menrique : l'armée de la cour a passé sans danger les eaux

tumultueuses de l'Arno, grossis par l'orage et les torrens voisins. Les étendards de Médicis flottent dans la plaine aux yeux étonnés de Strozzi : un moment de crainte le saisit, il le dissimule : cependant ce fier républicain ne prévoit pas la disgrace qui peut le frapper ; pour lui, douter de la victoire c'est s'en montrer indigne.

Son armée est bientôt rassemblée, et les deux partis sont en présence ; Cosme a divisé ses troupes en trois corps de bataille dont les deux ailes sont protégées par sa cavalerie ; il en donne le commandement aux deux capitaines les plus expérimentés : pour cette fois l'intrigue ne fait pas nommer aux dignités, la nécessité de vaincre seule est écoutée, et le force à rendre justice au mérite et à la valeur. Lui-même se place au centre, ayant l'artillerie devant lui.

Menrique, à qui il a donné tout pouvoir et qui lui a communiqué ses projets, prend avec lui deux mille hommes d'infanterie et cinq cents hommes de cavalerie pour faire des incursions légères et inquiéter l'ennemi, en le forçant à des diversions, ou profiter des circonstances pour le porter vers le lieu qui recèle les dépôts précieux des chefs républicains.

Ces derniers, quoique fatigués, marchent avec audace, espérant de venger l'affront de la veille: l'artillerie de Cosme, gronde et porte la mort dans leurs rangs, mais non l'épouvante. Leurs armes, comme l'avait prévu Don Menrique, trahissent leurs efforts, bientôt ils y renoncent et fondent sur les Florentins avec l'arme blanche ; leurs rangs coupent ceux de l'ennemi se confondent avec eux, et la mort frappe des coups

plus assurés. Mendoce, Gernance, Zanubio, secondent la rage qui guide Philippe, le bataillon qui le suit a pénétré jusqu'au centre, tous savent que le Duc est en tête : c'est là qu'ils dirigent leurs efforts; Lorenzo qui commande la cavalerie, suit les mouvemens de son père; il a déjà entamé l'aile gauche et rompu ses rangs; il pénètre jusqu'au corps de bataille du centre, qu'il veut prendre en flanc : sur ces entrefaites il apprend par un officier qui le cherche, que Philippe est aux mains avec Cosme, mais que la fortune lui paraît contraire, que deux fois ses cohortes ont été repoussées : Lorenzo lance de ce côté son fougueux coursier; tel un jeune lion qu'enflamme la colère, il veut partager la gloire de Strozzi ou le garantir des dangers du combat.

De la voix il encourage les cohortes,

rallie les troupes fugitives, montrent à celles qui plient le chemin de l'honneur ; il parle, la honte réveille leur valeur, ces braves s'indignent d'avoir pu céder un instant ; on le suit, on l'imite ; les républicains, sous ce jeune héros, retrouvent leurs forces et leur gloire ; Lorenzo change bientôt les destins ; la fortune se repend de l'avoir abandonné, c'est par lui qu'elle se plaît à être fixée, et la victoire marche dans les rangs des insurgés ; à ce changement inattendu, Philippe a reconnu les coups que son fils porte et son cœur jouit du plus glorieux plaisir ; mais Cosme, que la fortune abandonne, fait à travers les rangs de nobles efforts pour la retenir ; ses soldats, vaincus et renversés, cédent à leur tour et lui font redouter une honteuse disgrace, lorsque Scalatro, qui court à toute bride dans les

rangs, cherche Lorenzo, le joint et lui apprend que Pratolino est assiégé, que la garnison parle de se rendre et que l'ennemi lance des brulots pour incendier l'intérieur du fort dont une partie des maisons est en bois.

A cette nouvelle, Lorenzo frémit et de rage et de crainte, le véritable amour se sacrifie pour ce qu'il aime; peu lui importe la gloire, l'honneur et Florence, s'il perd Théana! Clarice elle-même n'est-elle pas plus chère à Philippe qu'une patrie qui n'ose pas briser ses fers? A ces sentimens terribles qui remplissent son cœur, il ne pense plus même à Strozzi, il ne voit que Théana, que les dangers qui la menacent. Rassemblant sa troupe qui se croit invincible sous lui, il part avec douze cents hommes de cavalerie, et prend à toute bride le chemin du fort.

En effet, Don Menrique qui compte sur la trahison du lieutenant qui commande sous les ordres de Scalatro, s'était proposé d'enlever la famille de Strozzi, et de servir par là et le Duc et sa haine. Théana est le prix qu'il se réserve dans cette entreprise hardie, et la victoire lui fera obtenir ce qui a été refusé à son amour. Par un long circuit, il a dépassé les lignes de l'ennemi et rabat sur Pratrolino. Chaque endroit où il passe porte les terribles marques du sentiment cruel et féroce qui agite le perfide Espagnol ; tout ce que ses soldats rencontrent, est tué, violé, brûlé ; leffroi et l'épouvante devancent ses pas, les paisibles habitans de ces campagnes vont en fuyant chercher un asyle à Pratolino et y portent la nouvelle de ce désastre : leur nombre s'augmentant en peu de tems, devient

assez considérable; ce rassemblement s'arme de tout ce qu'il peut, et forme à Salceti et à Fabricio une nouvelle troupe qui les rassure sur les murmures de la garnison qui n'ose se livrer aux perfides conseils du lieutenant qui a osé proposer de rendre la place.

La troupe de Menrique est au pont-levis; elle ordonne à grands cris qu'on le baisse: Théana, loin de s'intimider d'un pareil ordre, se montre le casque en tête, la cuirasse au sein, avec le fidèle serviteur de son oncle, et le brave Salceti qui a oublié son âge; elle rappelle par sa présence les soldats à leur devoir, et on se prépare à une vigoureuse résistance; elle parcourt le rempart, donne partout des ordres sages et fait pointer le canon. Menrique, malgré le casque qui dérobe ses traits divins, et cette cuirasse

qui charge sa taille délicate, a reconnu celle qu'il adore et déteste. Son cœur tressaille, il va combattre une femmepour laquelle il eut donné sa vie dans d'autres circonstances : il pressent les dangers qu'elle va courir. La pitié en cet instant entre dans son ame; mais le souvenir de ses dédains, l'idée du bouheur de son rival, ont bientôt repoussé ce sentiment naturellement étranger à son cœur. Est-ce à moi de te plaindre, de trembler pour toi, pense-t-il; femme cruelle, mes maux ont-ils pu te fléchir ! tout mon sang couleraitsous le fer de tes soldats ou sous la main de ton époux, que je n'obtiendrais pas une larme de toi, et je suis encore assez faible pour craindre pour tes jours ! non, plutôt la mort que de te savoir dans les bras d'un autre. Les menaces de ses soldats flattent sa rage en redoublant son espoir, et ces

menaces sont bientôt suivies des effets.

Le cruel Menrique qui craint une défaite pour Cosme, et qui voudrait tenir sa proie pour fuir avec elle, fait lancer des brulots sur les maisons du fort ; on prépare les échelles trouvées et prises dans les fermes pillées. Déjà les flammes ont embrasé quelques maisons, quand au loin un tourbillon de poussière qui se répand dans la plaine, et le hennissement des chevaux annoncent un nouveau mouvement, est-ce un secours ? est-ce l'ennemi dont les forces s'augmentent.

Menrique fait suspendre les apprêts de l'assaut qu'il allait faire donner et dans sa bouillante impatience envoie reconnaître quel parti s'avance. Théana, du haut d'un donjon cherche à pénétrer quelle est la cause qui

a suspendu l'attaque des assaillans : enfin elle reconnaît l'écharpe blanche, un cri de joie répand cette nouvelle sur le rempart. Théana distingue bientôt le chef qui conduit ces braves vers Pratolino ; qui peut rendre les effets du cœur et de l'amour chez une femme sensible. Ce cœur ne l'a point trompée, elle reconnaît son ami d'enfance, son bien aimé, son époux; elle le voit fondre sur l'ennemi avec la rapidité de l'éclair et la force du lion ; c'est la foudre qui, roulant dans les montagnes, frappe les têtes orgueilleuses des pins superbes dont la cîme se perd dans la nue : cependant les flammes des maisons incendiées s'échappent avec plus de force ; Théana a fait abattre les maisons voisines ; Lorenzo l'ignore et fremissant à ce spectacle, il court avec vingt cinq hommes vers une

des portes du château, que l'ennemi avait été obligé d'abandonner pour se défendre. Théana qui a suivi tous ses mouvemens, devine son intention et envoie Fabricio pour faire ouvrir la porte : le pont-levis est baissé, Lorenzo se présente, mais le lieutenant, vendu à Menrique, qui voit le peu de forces qui l'entourent le repousse, et dirigeant son pistolet sur la poitrine de Lorenzo, lui crie : va dire à Philippe que Cosme est notre maître; le coup part, un mouvement que fait le cheval de Lorenzo le sauve, et Fabricio enfonce son épée dans le cœur du perfide, qui tombe mort à ses pieds ; les soldats étonnés semblent approuver cette juste vengeance, Lorenzo va entrer, mais un parti de l'ennemi qui s'avance le force à revenir sur ses pas ; il ordonne à Fabricio, qui

l'a rassuré sur l'incendie, de fermer la porte, et il rejoint sa troupe.

Théana voit son époux repartir ; elle le voit braver la mort avec une intrépidité au dessus de l'humanité : il est partout, partout il se livre avec un abandon qui la fait frémir : sa troupe, il est vrai, est la plus faible par le nombre ; mais chaque soldat semble, comme Lorenzo, combattre pour celle qu'il aime. Le mouvement que la nouvelle attaque de notre amant fait faire à Menrique, l'a rassurée contre les murs du fort ; alors l'amour électrise l'ame de Théana. Peut-elle rester tranquille spectatrice des dangers que court son époux? non une sortie serait une imprudence, elle les sent; mais elle anime les soldats et les habitans qui l'entourent: unissons, leur dit-elle nos efforts à ceux de nos défenseurs ; au défaut

des armes qui nous manquent, et que les bras des vieillards et des femmes ne pourraient soutenir, faisons rouler sur nos féroces ennemis, ces bombes, ces boulets et ces pierres.

Elle dit, et pendant que les soldats, commandés par Salceti et Fabricio, font feu sur les meurtriers, Théana à la tête des femmes, des enfans, des vieillards, entassent les tuiles, les pierres; roulent les boulets sur le rempart; ils les font voler ou tomber sur les troupes de Menrique; d'autres lancent des grenades et plusieurs versent de l'huile bouillante. Les soldats de Cosme étonnés, et ne pouvant résister à cette nouvelle attaque et aux efforts de Lorenzo, forcent, en fuyant, Menrique à renoncer à ses projets de vengeance; lui-même est obligé de chercher son salut dans l'armée du Duc.

Lorenzo voudrait voler dans les bras de Théana, de sa mère, mais ses sens plus calmes, en voyant son épouse hors de danger, leur laisse voir que son absence et celle de douze cents hommes ont pu être funeste à Strozzi; il jette dans la place cent hommes de plus et revole au champ de bataille.

Une partie de la journée est écoulée: à peine Lorenzo a-t-il atteint la plaine, que les blessés fuyant la mort, lui annoncent que Cosme est vainqueur: il hâte sa course, espère encore que la fortune lui sera propice, mais Scalatro, couvert de sang vient encore s'offrir à lui: il est des personnes dont l'abord est le sinistre présage du malheur, en effet Scalatro lui confirme celui des républicains; l'armée est en déroute, une partie est restée sur-le-champ de bataille. Lorenzo s'accuse, mais trop tard, de ce

malheur: il s'obstine à retourner à l'ennemi, décidé d'y mourir; ses frères d'armes partagent ce dernier élan d'un noble désespoir; ils avancent donc, mais ils rencontrent Visconti, Zanubio, qui à la tête de six cents hommes qu'ils ont ralliés, battent en retraite sur Prato, pour remplir l'ordre de Philippe, et sauver son épouse. Il n'est donc plus d'espoir, s'écrie Lorenzo, Phillippe l'a ordonné, et lui.....? il apprend qu'il est prisonnier, que Gernance a perdu la vie, que l'on ignore le sort de Mendoce. A ce dernier récit un froid mortel s'empare de notre héros. Sa douleur est muette, il s'accuse, et s'il eut été seul, il n'eut pas survécut à ce nouveau désastre: la fermeté de son ame l'abandonne, il suit machinalement ses amis et il approche ainsi de Prato et du chemin qui conduit au fort qu'il vient de

défendre ; il ne sait pas encore s'il doit y rentrer ou aller à Florence chercher Cosme jusques dans son palais, et en le frappant, essayer par un coup aussi hardi, la délivrance de Strozzi et de Florence ; mais Théana est là, le danger l'environne; il faut, il doit d'abord la sauver, et l'éloigner du théâtre de la guerre : Zanubio fortifie cette dernière idée, en lui représentant que Cosme n'osera jamais attenter aux jours de Strozzi qui est son parent, et qu'en se jettant dans Prato, ils peuvent soutenir un siége long et traiter avec le tyran, de la liberté de Philippe. La douleur de ce tendre fils, n'est pas calmée, mais elle remet sa vengeance après le départ de Clarice et de Théana. Ils sont aux portes de Prato: ainsi que son épouse, Zanubio eut bien désiré voir son ami, mais sa présence est nécessaire aussi

bien que celle de Visconti, pour conserver cette ville ; il s'y jette avec ses troupes, et Lorenzo prend le chemin de Pratolino avec Scalatro.

Arrivé au pont-levis du fort, sa voix à franchi le fossé et retenti au cœur de Théana, elle va avec Fabricio, le recevoir; elle vole dans ses bras, mais pour la première fois les caresses de l'amour sont repoussées ; repoussées, non, mais elles n'obtiennent qu'un silence cruel, qui fait présager à Théana les malheurs qui menacent sa famille et ses amis. Lorenzo est auprès de Clarice, d'Euphémie; sa douleur est extrême, elle répand l'effroi autour de lui, et son excès tempère, adoucit la leur, quand il leur annonce que Philippe vit, mais dans les fers, que Zanubio est libre dans Prato : Lorenzo entouré de ces femmes sensibles, peut donner un

libre cours à ses larmes; mais en même tems occupé de leur sureté. Il arrête leur départ pour le lendemain à la pointe du jour, et on se sépare pour chercher un sommeil que personne ne peut goûter. Trois heures de la nuit s'étaient écoulées, tout était tranquille dans la plaine et le dans le fort : Lorenzo, auprès de Théana, formait des projets pour sauver Philippe, pour rendre Prato en échange de son père, et ensuite le faire renoncer à un projet qui depuis tant d'années avait fait jusqu'alors le malheur de sa famille, et pour l'engager à se retirer dans un pays où ils pourraient tous couler dans une aisance honnête, des jours paisibles et à l'abri des revers de la fortune.

Tout-à-coup des cris d'allarmes se font entendre, le bruit du beffroi porte partout la terreur : Lorenzo se

lève à la hâte, s'arme et sort. Les feux que l'ennemi avait jetés, malgré les soins que l'on avait pris, s'étaient déclarés à la suite de progrès cachés et imperceptibles. Les flammes sortaient en gros tourbillons du haut de la tour où étaient Clarice et Euphémie. Les pierres, dont le ciment qui les joignait est calciné, s'écroulent. Lorenzo saisi une hâche qui est au corps de garde voisin, s'élance dans l'escalier de la tour, enfonce les portes de la chambre où Clarice et Euphémie étaient couchées.

Saisies par la frayeur, elles avaient perdu connaissance, au moment où les flammes s'étaient developpées au dehors, et la fumés qu'elles portaient dans leur appartement, allait leur faire perdre la vie. Il saisit Clarice dans ses bras, la descend et la dépose à vingt pas entre les mains de Scala-

tro, qui venait à son secours; il retourne vers Euphémie, mais il ne l'a trouve plus et son lit est déjà la proie des flammes: il cherche dans la pièce voisine, il l'appelle, mais envain; malgré le danger qu'il court, il visite tous les lieux de cette tour, ne pouvant se consoler d'avoir laissé périr l'épouse de son ami. Le ciel a-t-il résolu de réunir sur sa tête, en un seul jour, les maux les plus cruels. Malheureux Lorenzo, que tu es encore loin de prévoir ceux qui t'attendent! il revient sur le pallier, entend la voix de Salceti qui l'appelle; il descend et voit Euphémie qui soutient son père blessé par une pierre détachée de la tour: c'est lui qui suivant les traces de Lorenzo sans qu'il s'en apperçut, a sauvé sa fille, qui avait été aussitôt rappelée à la vie par l'air de la cour.

Euphémie lui crie de voler vers

Théana. Lorenzo que ce cri effraie court vers le corps de logis qu'elle habite et qui est séparé par une grande cour. Des tourbillons rapides de fumée le dérobe à ses yeux; la flamme pétillante se développe au même instant, l'air augmente son activité. A la vue de ce nouveau désastre, Lorenzo veut s'élancer à travers l'incendie. Fabricio et les soldats qu'il appelle à son secours veulent en vain le retenir; on le retient même un instant; mais des cris étouffés se font entendre, ils partent de là, du sein des flammes. Théana appelle Lorenzo. Cette voix a rendu à Lorenzo ses forces épuisées par tant de fatigues diverses, il s'indigne de sa faiblesse; il fait de nouveaux efforts pour se dégager des mains cruelles qui le retiennent, tout cède au désespoir qui l'anime. Il part et s'élance, c'est-là, près de Théana,

qu'il doit trouver la fin de ses maux: il n'a point quitté sa hache. Il monte, se perd au milieu des flammes. Bientôt des cris perçans se font entendre, la voix de Lorenzo qui appelle Théana, qui lui annonce du secours, se mêle à ces tristes accens. Bientôt on n'entend plus rien, quelques minutes encore et les gros murs de la tour s'écroulent avec fracas; aux craquemens des poutres que la chaleur fait rompre avec effort, se mêlent de nouveaux cris, mais ce sont les derniers, on n'entend plus rien, rien que les gémissemens de la multitude, tout va être consumé; des planchers résistent encore, mais leurs solives embrasées portent l'effroi dans l'ame des spectateurs, qui reculent saisis d'horreur et qui veulent cesser des secours qu'ils croyent inutiles.

Cependant Lorenzo tient Théana

dans ses bras, il l'enlève; on les voit, l'espoir renait, les pompes jouent avec une nouvelle ardeur; Lorenzo est parvenu sur un de ces planchers dont les solives sont en charbon; chaque pas qu'il fait, en fait rompre et répand une pluie de feu. Euphémie, Fabricio, Salceti malgré sa blessure, secondés de quelques soldats ont apporté des matelats, des paillasses au pied de la tour et les entassent sur les débris fumans sur lesquels ont jette l'eau : Lorenzo, malgré l'effroi dont son ame est remplie, pique sa hache dans une poutre, fait placer Théana sur son dos, en lui disant de le tenir étroitement embrassé de ses deux bras, défait sa ceinture et la lie sur lui. Chargé de ce précieux fardeau, li lreprend sa hache, s'avance jusqu'au bout d'une poutre qui est brisée à cinq pieds d'un des poteaux principaux

qui fait un des angles de la tour et qui avait été défendu des flammes par les pierres qui ne font que de s'en détacher, il la jette avec force contre ce poteau; le fer entre profondément, et en même tems il s'élance après; la hache resiste à la secousse et au poid: alors embrassant étroitement le poteau avec ses bras et ses cuisses, il se laisse couler doucement sur les matelats, sans que Théana ait eu d'autre mal que celui de la crainte.

CHAPITRE XXV.

Prudence de Lorenzo. — Fuite sage. — Son retour à Prato, suites de la bataille. — Mort de Philippe. — Reddition de la place. — Défection générale du parti républicain.

Le mortel qui toujours dans la prospérité,
A reconnu les droits de la divinité,
Peut au tems du malheur, peut alors en attendre
Tout le prix de l'amour, qu'il aura sçu lui rendre.

Il est donc des malheurs dont l'excès nous fait oublier ceux qui les ont précédés; et dans ce jour malheureux où la fortune frappe notre jeune époux dans les objets de ses plus chères affections, Lorenzo ne se plaint

pas d'elle, il remercie encore le ciel du bonheur dont il jouit, en ayant sauvé la vie à Clarice, à Théana; ce moment est court, c'est l'élan d'un cœur sensible et vertueux: il craint de nouveaux dangers; sans perdre de tems il laisse à Fabricio, à la garnison commandée par Scalatro le soin d'éteindre, d'arrêter les effets de l'incendie, et réunissant à Clarice, à Théana, à Euphémie le faible Salceti, il les force à le suivre et guide leurs pas vers le souterrain que Philippe lui a indiqué. Il prend deux flambeaux: il y a pénétré, à peine ses forces peuvent le soutenir, il marche avec eux sous ces voûtes, pendant deux heures, et se trouve enfin dans la campagne. Ils respirent tous, un air plus pur.

Lorenzo entouré de sa mère, de son épouse, de Salceti et de sa fille est pour

eux un Dieu tutélaire; ces êtres qui le chérissent, le pressent, le mouillent de leurs larmes. Dans ce moment d'épanchement et de douleur, mêlé du plaisir de se voir échappé à tant de malheurs, Clarice s'écrie involontairement, oh! Philippe que n'es-tu ici! tu verrais quel fils, mon cœur t'a donné. A ce nom Lorenzo, se jette à genoux et élevant ses mains vers le ciel lui adresse cette prière.

O dieu de tous les mondes, toi qui du haut de ta gloire, vois les maux que tu as versés sur la terre, pour nous épurer; si les vertus et les malheurs de cette famille infortunée ont monté jusqu'à toi, prends pitié de ses peines! reçois les actions de grace qu'elle t'adresse; tu l'as arrachée des bras de la mort, mets le comble à ses vœux et que ta bonté divine veille sur les jours du malheureux Philippe.

Cet élan religieux de Lorenzo a été suivi et imité de tous; tous sont penchés vers la terre, et leurs cœurs s'élèvent vers le ciel. O doux sentiment, consolante conviction de la divinité, tu es sans contre-dit, le plus beau présent que tu nous a fait. Si la crainte de t'offenser ne retient pas toujours le méchant, du moins ta bonté est la consolation du malheureux; et son espoir en ta justice, adoucit toujours les maux que le sort répand sur le pauvre et l'infortuné.

Ce moment pieux, ce calme, cet acte de reconnaissance envers la divinité est pour eux les effets d'un doux repos. Un beaume salutaire a rafraîchi leur sang; leurs esprits échauffés par tant d'évènemens, reviennent de la peur qui les a suivi jusques là. Ils se relèvent et marchant jusqu'au grand jour. Ils quittent la

plaine, entrent dans un bois: à peine ont-ils fait une petite lieue à l'ombre des peupliers, qu'ils apperçoivent un vide immense qui est cependant fermé par des masses considérables de verdure et d'arbres très-élevés. Après quelque pas ils voient distinctement une maison, qui se perd bientôt à leurs yeux; mais des troupeaux qu'ils rencontrent leur confirment qu'ils ne sont pas éloignés d'une ferme.

La maison reparaît à leur vue et un vieillard vénérable, qui suit le troupeau, car à sa mise on ne peut le prendre pour un simple berger, s'avance gaîment au son de sa musette; une jeune femme l'accompagne: il est encore suivi de sa brebis chérie, et du fidèle Médor, qui peu habitué à voir des étrangers dans ce lieu solitaire, avertit son maître de la voix, et court, en se plaçant sur le côté du troupeau

remettre l'ordre parmi ses rangs, montrer son intelligence et veiller en même tems à sa sureté. Le berger ainsi prévenu a suspendu ses chansons pour porter ses regards sur les étrangers : leurs habits déchirés, forment un contraste avec leurs richesse; la fatigue et la douleur qui sont peintes sur leurs figures, et la noblesse de leurs traits, lui indiquent que ce sont d'illustres malheureux. Il hâte sa marche, avec l'espoir de leur être utile, il les aborde d'un ton au-dessus de la vie simple et agreste qu'il professe. Il leur offre ses services, qui sont acceptés avec reconnaissance.

Une demi-lieue les sépare de la ferme ; la fatigue et le besoin ont épuisé les forces de Lorenzo et de ses amis; le berger envoie aussitôt Pardilla qui l'accompagne, à la ferme, après lui avoir donné des ordres à

voix basse. Cette jeune fille part comme un trait ; la bonté de son cœur double son agilité : le vieillard fait asseoir ses nouveaux hôtes sur un tertre à l'ombre des peupliers et des platanes. Ensuite détachant une gourde attachée à sa ceinture, il verse dans un vase de bois qu'il a dans sa poche, un vin délicieux qu'il coupe avec l'eau fraîche et limpide d'un ruisseau voisin : cette liqueur vermeille donne aux infortunés la force de supporter leurs fatigues. Notre berger sensible et discret ne se permet aucune question et se contente de leur donner des consolations, en leur offrant une retraite dans sa maison ; car c'est à lui qu'appartient la ferme; ses discours et ses manières ont déjà annoncé qu'il a reçu une naissance distinguée.

Une heure s'est à peine écoulée que

Pardilla revient à cheval, suivie d'un chariot léger chargé de provisions et accompagné de deux garçons de ferme ; un repas simple est aussitôt servi, le meilleur vin a été choisi, et cette famille infortunée répare ses forces : le compatissant fermier l'a fait ensuite monter dans le charriot, qu'il conduit lui-même au petit pas, laissant son troupeau aux soins des pâtres qui sont venus avec Pardilla. Pardilla elle-même monte sur son bidet de preste encôlure et dévancant avec grace le chariot, prend le chemin de la ferme et disparaît bientôt à leurs yeux.

A leur arrivée, une femme d'un certain âge, belle encore, et d'une tournure qui annonce l'aisance et l'usage du grand monde, vient avec une fille de vingt-quatre ans et un jeune homme de trente, pour les recevoir.

L'air de noblesse, le langage de cette dame, tout étonne, attache Clarice, à laquelle elle donne la main pour descendre; Lorenzo a fixé le jeune homme et la demoiselle; à la ressemblance qui règne entr'eux, il lui est facile de voir, qu'ils sont frère et sœur; mais cette ressemblance lui rappelle des traits qui lui sont connus, et que sa mémoire fatiguée, affaissée ne peut alors se rémémorer.

Le vieillard qui sent que ses hôtes ont besoins de repos, a prévu à tout: il conduit les étrangers dans les chambres qui leur ont été préparées et où règne l'ordre et la plus grande propreté: nos infortunés touchés de tant de soins, se livrent au sommeil que l'exès de leurs fatigues et de leurs peines appelent sur le champ. Leur abattement est à un point qu'ils dorment non-seulement le reste de la

journée, mais pendant une grande partie de la nuit. Le vieillard a veillé pour eux, et a fait préparer pour leur réveil de nouveaux secours. Clarice, Théana, Euphémie et Lorenzo trouvent des bains chauds. A la sortie du bain, on leur présente un repas composé d'excellens consommés, de gibier fin, de crême, de fruits et des meilleurs vins de la contrée.

Plus nos maux ont été portés à l'excès, plus on est près des consolations. Nos fugitifs réparent leurs forces. Le vieillard sent que la gaîté serait déplacée, mais aussi il sent que quelques distractions leurs sont nécessaires ; les détails de la vie champêtre, ses soins touchants, ses plaisirs purs, voilà le sujet de la conversation qui se partage entre lui et la maîtresse du logis. Lorenzo, ainsi que Théana et Clarice sentent que ces plaisirs leur

sont ravis par les projets politiques de Strozzi, et ne peuvent retenir un soupir et quelques larmes d'un douloureux sentiment, qui viennent se tarir sur leurs paupières. Ces soupirs ont été entendus, recueillis par la fermière et l'hospitalier vieillard, qui gardent le silence, en regrettant d'avoir rappelé un chagrin à ceux qu'ils veulent consoler. Lorenzo s'en apperçoit, et prenant la parole, leur dit: parlez hôtes généreux, ne craignez point de nous attrister, votre bonheur n'aigrit point nos peines; ces plaisirs, ces biens que vous avez dépeints avec tant de vérité, sont perdus pour nous et peut-être pour toujours, mais il nous reste la consolation des ames sensibles, celle qui vous paraît si chère; c'est de n'avoir jamais laissé échapper l'occasion d'être utiles à nos semblables.

Cessons, reprit le vieillard, cessons cet entretien, et permettez-moi la seule question que je vous ferai, tant que vous voudrez bien nous faire la faveur d'habiter parmi nous. Volontiers dit Lorenzo. Vous venez du côté de Florence, continua le fermier? dans cette guerre civile, quel parti a le dessus? Lorenzo garda le silence. Vous vous taisez seigneur, vous craignez peut-être..... craindre chez-vous, homme respectable, reprit vivement Clarice, concevoir le soupçon, sous ce toît hospitalier, où habitent les vertus, ah! vous ne le pensez-pas! un intérêt bien fort, madame, dit notre vieillard, un intérêt bien puissant a fait naître cette question, et non la curiosité: mon fils, l'époux de Léonice qui est à mes côtés... Léonice s'écrie Théana, et comment appelez-vous ce fils? Men-

doce, dit Léonice... A ce nom, Lorenzo se lève, et s'élançant vers ce respectable père, le tient étroitement serré contre sa poitrine. Salceti qui se rappelle qu'il est le sauveur d'Euphémie, mêle ses caresses à celles de Lorenzo, qui apprend à cette famille généreuse que Mendoce n'est compté ni parmi les morts, ni les blessés, et que l'on présume qu'il a trouvé une retraite sûre, puisqu'un de ses soldats après le combat, avait dit à Visconti que Mendoce priait ses amis d'être tranquilles sur son sort; après cette consolation, Lorenzo fait le court récit de leurs malheurs.

Léonice, seule instruite de la conduite de Strozzi et de sa famille envers son époux, en voyant qu'elle possède chez elle ses bienfaiteurs, en témoigna sa reconnaissance en particulier à Clarice, et lui apprend que

la vie de son époux et ses malheurs étaient un mystère pour tout le monde excepté pour elle.

Le lendemain fut encore accordé au repos, mais Lorenzo qui brûlait de rejoindre ses amis et de veiller sur Philippe, désirait en même tems voir ces dames parties pour Rome. Le père de Mendoce sentit l'imprudence qu'il y aurait d'engager l'épouse de Strozzi et sa famille, à séjourner dans un lieu si près du vainqueur; il donna lui-même les ordres pour les préparatifs du voyage, qui fut arrêté pour le jour suivant. Une cariole couverte et bien suspendue, attelée à quatre chevaux et portant des provisions, fut donnée à ces dames; le fils de Mendoce et la jolie Pardilla sa fiancée les accompagnent, et on quitte cette ferme hospitalière, en portant des yeux mouillés de larmes, sur les plaines de Prato.

Lorenzo monté sur le meilleur cheval de la ferme que Léonice lui fait donner, dit adieu à sa chère Théana, embrasse sa mère et leur promet ainsi qu'à Euphémie et à Salcéti de sauver Philippe et de veiller sur les jours de Zanubio.

Il reprend donc la route de Pratolino, mais à peine en est-il à un quart de lieue qu'il rencontre Fabricio avec Scalatro, qui depuis son absence le cherchent avec la plus vive inquiétude. Ils lui apprennent qu'ils viennent de Prato, croyant l'y trouver ; que l'armée de Médicis n'a pas encore formé le siége de cette place, mais que les troupes légères se sont avancées sous les murs de la ville et semblent annoncer l'arrivée de l'ennemi. Lorenzo que rien ne peut intimider, depuis qu'il est tranquille sur le sort de Théana, se rap-

pelle le chemin de la Poterne qui l'a introduit autrefois, secrètement, dans la place, lors de la première attaque de Prato ; il le prend avec eux : il est reconnu du haut des remparts et on se hâte de lui ouvrir la porte. Il rassure Visconti sur le sort de sa fille, et Zanubio sur celui de son épouse ; au récit de ses actions, ses amis admirent son courage et ne peuvent plus blâmer la cause qui a sans doute contribué à la défaite de Philippe.

Depuis la bataille, Cosme fier de sa victoire, en laissant quelques jours de repos à ses troupes, est rentré dans Florence traînant à son char, et les dépouilles des vaincus et les prisonniers que le sort des armes lui a livrés. Strozzi, chargé de fers, marche à leur tête ; son air est noble, sa défaite imprime sur sa figure vénérable

une fierté qui inspire encore des craintes au vainqueur : il est confié à la garde du cruel Menrique ; Médicis qui sait l'heureuse diversion qu'il a causé dans l'armée ennemie par son attaque sur Pratolino, et les sentimens vindicatifs qui l'animent, ne peut le confier à des mains plus sûres : pendant les jours de repos qu'il laisse à son armée, il jouit au sein des plaisirs de sa capitale, des fruits de sa victoire ; mais sentant que son autorité raffermie, peut encore essuyer des revers tant qu'une partie des rebelles tiendra Prato, il retourne à la tête de ses soldats et vient porter le siége devant cette ville.

Lorenzo à qui Philippe est plus cher que la gloire de Florence, à fait passer ses sentimens dans le cœur de ses amis ; envain Scalatro veut l'en

détourner, le désir de rendre la liberté à son père et à Mendoce l'emporte : une partie des habitans craignant les maux et les violences qui affligent une ville prise d'assaut, murmurent et menacent les autorités constituées d'une sédition que compriment cependant la force de la garnison. Visconti profite de cette circonstance : on entame d'abord une négociation secrète, ensuite on la communique aux mécontens qui s'appaisent. Le Duc, à qui la privation des plaisirs a trop coûté, accueille favorablement la députation. Il sent la longue résistance que peut offrir une ville bien fortifiée, et qui renferme dans son sein quatre mille hommes de troupes bien aguerries, qui ont des provisions de bouche et de guerre pour six mois.

Les intelligences que Menrique

avait établies dans le camp ennemi, sont les mêmes dans Prato. Il sait par la même voix quels sont les sacrifices que la famille de Strozzi fera pour briser ses fers; mais aussi Cosme sait de quel prix il est pour lui de ne pas relâcher un chef dont le nom seul vaut une armée; son astucieuse politique asseoit ses projets et sa conduite sur les conseils de l'intérêt, et foulant aux pieds tout sentiment d'humanité, de parenté et de loyauté, tantôt il fait craindre pour la vie de son prisonnier, tantôt il présente sa liberté comme le prix de la soumission des rebelles.

Il ne s'éloigne pas des propositions faites par Visconti et ses amis; mais il temporise: aussitôt que Lorenzo a conçu de l'espoir, il fait partir Scalatro qui a toujours sa confiance, Scalatro qui sait en imposer à la

prudence de Visconti, à l'amitié clairvoyante de Zanubio, et à la bonne foi, à la sagacité du fidèle Fabricio : il l'envoie à Rome avec ordre de l'y attendre pour y partager son sort, et le charge d'annoncer cette heureuse nouvelle à leurs épouses et de calmer leurs allarmes.

Enfin la paix est signée aux conditions que tous les républicains prisonniers seront relâchés, sans en excepter aucun : que la garnison sortira de Prato sans armes et pourra se retirer où elle jugera à propos, pourvu qu'elle endosse des habits bourgeois et qu'elle ne porte aucun signe de ralliement ; et pour en faciliter la retraite et la mettre à l'abri de toute infraction au présent traité, l'armée de Cosme se repliera sur les rives de l'Arno ; les propriétés des habitans seront réspectés comme étant celles

des sujets de Médicis, et nulle poursuite ne pouvant être faite pour opinion.

On exécute de part et d'autre ces conventions, Lorenzo et ses amis attendent avec impatience le moment de l'arrivée de Philippe. Les premiers prisonniers qui arrivèrent en vertu du traité, vinrent détruire cette illusion flatteuse ; parmi plusieurs versions ; un d'eux apporta la triste nouvelle de la mort de Strozzi : en vain on en doute pendant quelques minutes, d'autres la confirment et en donnent des détails.

Le cruel Médicis a fait appliquer à la question l'infortuné prisonnier, malgré les liens du sang qui l'unissent à lui. Strozzi survit à ce supplice qu'il a supporté avec fermeté ; mais menacé d'être une seconde fois mis à la torture, il résout de mourir avec

sa gloire. Ayant trouvé une épée qu'un des soldats qui le gardaient avait laissé par megarde dans sa chambre, il l'avait prise et se l'était plongée dans le sein, après avoir écrit sur le manteau de la cheminée de sa prison ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis, nostris ex ossibus ultor!
Puisse-t-il de mes cendres, sortir un vengeur !

Cette nouvelle porte le désespoir dans l'ame de Visconti, de Zanubio et la rage dans celle de Lorenzo. Les portes de la ville fermées de tous côtés, excepté de celui qui donne sur la campagne qui mène au chemin de Naples. Une partie de la garnison en exécution des ordres donnés pour remplir les conditions du traité est déjà répandue sur les diverses routes que chacun se propose de tenir : Lorenzo vole vers eux, il veut les ras-

mol er, il parle de reprendre les armes, de venger la mort de leur chef, mais envain : ces braves guerriers atterrés, oublient en ce moment que celui qui les implore est ce jeune héros qui les a conduits à la victoire; ils repousent sans pitié ses plaintes, et vont même jusqu'à lui reprocher une honteuse capitulation; on lui fait un crime de sa tendresse filiale. Lorenzo sent qu'il n'est pas exempt de reproche; n'ayant plus d'espoir de sauver son père, forcé de renoncer à le venger, il rejoint Visconti, Zanubio et Fabricio; et se hâtant de quitter avec eux des lieux si funestes, il revient à Rome porter sa douleur et chercher des consolations qu'il n'espère plus.

CHAPITRE XXVI.

La douleur aigrit le caractère de Lorenzo ; à ses chagrins se joingnent les persécutions d'une vengeance secrète. — La jalousie long-tems retenue vient l'assaillir, avec toutes ses fureurs. — La vertu de son épouse est soupçonnée : il croit avoir des preuves de sa perfidie, et cette ame si sensible jusqu'alors, se livre au plus cruel excès de vengeance.

Il voit avec regret ces charmantes retraites,
Où son cœur a goûté des douceurs si parfaites.
Tout lui rappelle, hélas ! les jours de son bonheur,
Et le songe ne fait qu'irriter sa douleur.

On se rappelle que Scalatro était parti lorsqu'on espérait de traiter

avec Médicis, pour porter à Rome la nouvelle d'une paix qui devait rendre Strozzi à une famille éplorée. L'espérance d'un avenir heureux et des plaisirs d'une vie consacrée à une paisible retraite avait dissipé les allarmes et les craintes qui l'avaient suivie, depuis qu'elle avait quitté et Pratolino et la ferme hospitalière de l'épouse de Mendoce ; elle se livrait donc avec sécurité à cette chimérique divinité, consolatrice du malheureux ; et le plaisir de revoir bientôt tous les objets chéris de sa tendre sollicitude, lui montrait dans le lointain un avenir heureux, lorsque Lorenzo et Zanubio arrivèrent : ces tendres parens étaient convenus dans leur route de cacher à Clarice, leur douleur et la perte qu'ils venaient de faire en mettant à un terme éloigné le retour de Strozzi : ce men-

songe, que dictait la tendresse, ne put en imposer longtems à l'amour conjugal : Lorenzo, novice dans l'art de feindre, fit entrevoir la fatale vérité par le genre de vie qu'il menait. La présence de Théana, son amour, ses caresses ne purent dissiper ou alléger cette profonde douleur. Il fuyait toute espèce de société. Les momens qu'il passait près de sa tendre épouse semblaient être pour lui des momens de contrainte et de nouveaux chagrins.

Clarice, de son côté, redoutant une vérité cruelle, paraissait tantôt se livrer à l'espoir qu'on lui donnait, et tantôt repoussant toute espèce de consolation, reprochait à ses amis la perte qu'elle redoutait tant, et les conjurait de la confirmer dans ses sinistres soupçons : enfin, au bout de six mois, elle en obtint l'aveu de Vis-

conti ; cette épouse infortunée, préparée depuis longtems à ce funeste évènement, ne pouvant succomber à sa douleur ; malgré une forte maladie, qui la conduisit aux portes du tombeau, prit la résolution de se retirer dans un couvent. Envain sa famille, envain Lorenzo, ce fils chéri, voulut s'opposer à cette résolution ; envain le pape même, Pie VI, qui s'était brouillé avec Cosme, voulut combattre et s'opposer à son dessein, elle fut inébranlable, et alla chercher le repos et l'oubli de ses peines dans le sein de Dieu, et se retira au couvent de Sainte-Marie, où elle obtint du Pape, au bout de six mois, une dispense pour prononcer ses vœux.

La douleur a, dit-on, un terme, et le tems apporte avec lui des consolations même aux chagrins les plus

cuisans : la douleur, encore, a ses plaisirs ; ils conservent, il est vrai, la teinte de la source qui les produits ; mais ils n'en soulagent pas moins l'ame, et les larmes que les chagrins nous arrachent, s'épuisent en contemplant sans cesse l'objet qui les fait répandre. Pie VI, parent de Clarice, avait obtenu de Cosme pour prix d'un raccommodement, les cendres de Strozzi ; car le Duc pour ne pas attirer sur lui le reproche de cruauté et en imposer au peuple, avait eu le soin de rendre public les détails de sa mort, et avait feint en rendant à son corps les honneurs funèbres, de regretter un parent dans son ennemi. Le Pape fit remettre à l'infortunée Clarice l'urne qui les contenait, elle la fit placer dans le jardin du monastère : près de ces restes d'un époux toujours cher à sa mé-

moire, elle crut retrouver ces jours qu'elle avait passés avec lui ; telle était la consolante illusion que la tombe, qu'elle lui fit élever, lui procurait.

« Les cœurs sensibles sont touchés de tout ce qui nous promet des regrets éternels ; nous voulons nous survivre à nous-mêmes dans le cœur de ceux que nous laissons après nous. Le tribut que la tendresse décerne à la cendre des autres nous en fait espérer un des personnes que nous chérissons et qui nous chérissent ; et comme nous sommes flattés, que si nous venions à les perdre, nous ne les oublierions jamais, nous les accuserions volontiers d'ingratitude. Si nous pouvions penser qu'un jour ils nous oublieraient. L'expérience journalière ne nous détrompe point d'une aussi

douce illusion : notre vanité nous excepte d'une loi générale, et nous ajoutons foi à cette espèce d'engagement des vivans avec les morts, comme des femmes si souvent trompées, croient encore aux sermens d'un dernier amant. Cette douce erreur, ces devoirs religieux que l'on rend à la mémoire de ses parens ou de ses amis, ces liens qui nous rattachent encore par la pensée à ceux qui ont vécu avec nous, qui ont élevé notre enfance, ou qui nous ont comblés de bienfaits, sont une suite des liens sociaux; et un fils qui a été pleurer sur la tombe de son père, y prend souvent l'engagement de ne pas démentir les vertus qui lui ont mérité les honneurs que la patrie lui décerne, et que les larmes qui les accompagne confirment. Pour l'homme qui en perdant un objet chéri, se trouve

isolé dans le monde et qui y renonce, c'est la plus grande consolation ; laissons l'être qui pleure, seul avec sa douleur ; c'est la meilleure compagnie qu'il puisse avoir : pour celui qui a les regards attachés sur l'urne de sa femme ou de sa fille, est-il rien de plus importun que la présence de celui qui rit.

La famille de Visconti vit donc Clarice prononcer ses vœux sans pouvoir s'y opposer et se contenta d'aller souvent partager sa douleur ; surtout Lorenzo, dont le caractère conserva une teinte de tristesse et de mélancolie, qui en aigrissant son cœur le plongèrent dans une philosophie sévère qui le rendit presque insensible à l'amour et à l'amitié. Clarice, en se retirant au couvent, avait chargé l'épouse de Visconti de remplir auprès de Lisbeth les engagemens et les

devoirs de mère, ainsi qu'elle l'avait promis au geolier mourant, par la bouche du vieux Germance. Sachant combien elle était aimée de Léonce qui faisait des progrès rapides dans le barreau, et qui remplissait les espérances que l'on avait conçues de lui depuis son retour à la vertu, elle avait, avant de prendre le voile, exigé quils fussent unis.

Depuis cet hymen, Léons avait été obligé de faire un voyage dans son pays, pour porter des soins à son père attaqué d'une maladie de langueur : ce départ avait, pour ainsi dire, livré le triste Lorenzo à la seule amitié de Scalatro, dont le caractère plus sévère, plus souple, plus taciturne, se rapprochait plus de la situation mélancolique de Lorenzo, que celui de Zanubio, qui malgré son attachement à Philippe, ne crut pas

devoir sacrifier le bonheur et le repos de sa vie et de sa tendre Euphémie, aux cendres d'un homme qu'il regrettait cependant ; mais que la douleur ne pouvait rappeler à la vie. Heureux avec son épouse, il vit avec peine que ses conseils, loin de calmer son ami, ne faisait que l'aigrir, et convaincu que dans l'injuste haine, dans le mépris de la vie qui s'était emparé de lui, sa présence lui était à charge, il avait cessé de le voir aussi fréquemment.

Souvent les caresses de Théana avaient été repoussées, quoiqu'il l'aimat toujours ; quelquefois les tendres reproches qu'elle lui faisait le trouvait sensible : une année s'était écoulée sans apporter aucun changement à la situation de son ame ; Visconti et son épouse partirent pour passer la belle saison à la campagne, et dé-

sirèrent emmener avec eux Théana, Euphémie et Lisbeth qui n'avait pas suivi son époux, parce qu'elle était enceinte. Zanubio les suivit, et Lorenzo resta à Rome pour terminer un tableau qui devait être exposé au concours, Scalatro faisait sa seule compagnie ; cependant il allait quelquefois à la campagne. Théana qui ne pensait pas que la douleur put être éternelle, quand on était jeune, et que les plaisirs de l'amour nous offrent tant de consolations séduisantes, commença à se plaindre de son époux, à soupçonner même son cœur. Cruels soupçons, lorsque vous trouvez accès dans l'esprit d'une femme, quels progrès rapides vous faites ! envain la raison veut-elle faire entendre sa voix, elle se perd dans ce cahos, dans ce conflit de craintes que son cœur et son amour propre

multiplient, et d'espérances que la moindre caresse fait naître. L'amour a, dit-on, quelque ressemblance avec l'amitié ; on se trompe, on ne peut l'appeler qu'une amitié folle.

Au fol amour sur l'amitié
Qui peut donner la préférence ;
L'un est exigeant, sans pitié,
L'autre est la fleur de l'innocence :
L'un est aveugle et sans raison
L'autre voit tout et l'apprécie ;
Il n'est pour l'un qu'une saison,
L'autre a des droits toute la vie.
L'amitié veut calmer nos sens,
L'amour nous mène à la folie,
L'une annoblit nos sentimens,
L'autre par fois nous humilie.
L'une est compagne de l'honneur,
Des faveurs l'autre est trop avide.
L'amour assiège la pudeur ;
Et l'amitié lui sert de guide.

On n'aime ni par intérêt, ni par ambition, ni par vanité : on ne peut

définir la cause de l'amour ; on ne peut pas même l'attribuer à la beauté qui nous frappe ; car cette même beauté est idéale. Le véritable amour, sans cause raisonnée, sans moyens qui puissent également le justifier aux yeux de tous, ne cherchent que la possession, accompagnée d'un tendre retour de la part de l'objet qui l'enflamme, il compte tout le reste pour rien. Les vœux d'un amant, dit un sage, sont singuliers. Par exemple il souhaiterait l'exil à sa maîtresse pour avoir le plaisir de l'accompagner dans sa retraite ; la pauvreté, afin qu'elle soit plus sensible à ses bienfaits ; la maladie, afin qu'il ait un prétexte pour être toujours auprès d'elle : certes on n'attendrait pas pis d'un ennemi, c'est que l'amour forcené copie la haine.

Théana n'en était pas encore à ce

point ; mais une lettre anonyme, dont l'écriture lui parut être celle de Zanubio, mal déguisée, augmenta des premiers soupçons que l'indifférence de son époux fortifiait. Zanubio avait été souvent le dépositaire de ses peines, et lui avait représenté l'injustice de sa jalousie en lui rappelant les maux que celle de Lorenzo avait causés ; mais ce qu'on blâme dans les autres, nous échappe quand il s'agit de nous ; et Théana, non convaincue de son tort, pensa que l'amitié fermait la bouche de Lorenzo, elle garda donc le silence depuis ce tems envers lui et Euphémie, concentra son chagrin et son dépit. Lors de la réception de cette lettre, sans penser qu'un écrit anonyme n'est toujours que l'arme d'un méchant et d'un lâche, elle s'imagina que Zanubio n'avait combattu ses

craintes, que dans l'espoir que Lorenzo n'oserait pas trahir ses sermens; mais qu'enfin sachant qu'il était coupable, et que touché de ses peines il avait fini par la prévenir, sans vouloir être connu pour être celui qui avait découvert la perfidie de son amie.

Un jour que Lorenzo vint à la campagne, elle saisit un moment favorable pour aller se promener avec lui et s'égara dans les vastes jardins du palais de Visconti; là, elle employa toutes les caresses délicates d'un amour vrai, pour obtenir de lui qu'il combattit ou modéra la douleur qui le privait d'un époux: ne pouvant assez dissimuler la peine secrète qui la tourmentait, elle lui fit des reproches sur son indifférence. Lorenzo toujours délicat, toujours aimant, la rassura; mais étant reparti le même

jour, il ne la laissa pas entiérement détrompée.

Alors Visconti commençait à revoir le monde et à recevoir de la compagnie. Les plaisirs de sa maison, sans reprendre la première force qu'ils avaient eue avant la guerre contre Strozzi, et celle qu'on leur donne dans un pays où tout est indifférent, si ce n'est le plaisir, recommencèrent cependant à renaître; Théana cru se distraire en s'y livrant; elle espéra même qu'en accordant quelque chose à la coquetterie, elle pourrait rallumer dans le cœur de son époux un sentiment qui avait fait, et qui seul pouvait encore faire son bonheur: Lorenzo vit ce changement, ou plutôt cette nouveauté dans le caractère de sa femme, avec surprise et chagrin; mais se rendant justice et réfléchissant sur le carac-

tère qu'il avait pris depuis un an, il sentit que le genre de vie qu'il menait, et l'excès de froideur et d'indifférence auquel il s'était livré, lui avaient ôté ces manières aimables, que son amour filial ne pouvait remplacer aux yeux de tout le monde, et surtout auprès d'une femme adorée dont il avait juré de faire le bonheur, e qui avait fait tout le sien. Il devint donc plus assidu près de Théana, en s'efforçant de modérer sa douleur : cette tendre épouse vit avec plaisir le succès de sa ruse et s'en félicita ; mais il est rare que l'on s'arrête au point juste ; elle accorda trop à cette innocente ruse, voulant s'assurer si elle possédait toujours sur le cœur de son ami cet empire qu'elle avait eu, elle chercha à rallumer chez lui ce sentiment de jalousie qui l'avait tourmenté autrefois. Elle eut

donc l'air de distinguer quelques cavaliers, de prendre à la promenade le bras à l'un plutôt que celui d'un autre ; de préférer, quand elle faisait de la musique, de chanter avec tel plutôt qu'avec tel autre. Lorenzo le vit et souffrit ; souffrir et se taire est souvent un effort pénible ; il fit de légers reproches : Théana sous le voile d'une légèreté qui jusques là lui avait été étrangère, et qu'elle n'avait empruntée que comme un moyen de ramener son époux, les repoussait en riant comme on fait à des soupçons mal fondés.

Lorenzo dont la sensibilité ne pouvait jamais se modérer, car il fallait à son cœur, à sa tête, toujours de nouveaux sujets d'occupation, en conçut du chagrin et chercha une consolation dans l'amitié de Scalatro, auquel il conta ses peines. L'espagnol

fut d'abord le défenseur de Théana, puis ensuite il convint que son ami avait quelques sujets de plainte; mais cependant il l'engagea à attendre avec patience, lui faisant observer que deux années de peine et de malheur pouvaient lui avoir rendu la dissipation nécessaire. Lorenzo se rendit à ces remontrances, et Scalatro évitant depuis avec soin ces sortes de confidences, ne vit même son ami que plus rarement.

Un jour que Lorenzo sortait de chez lui, il trouva une lettre dans son escalier; elle était pliée en quatre et paraissait avoir été envoyée sous enveloppe. Comme elle ne portait aucune adresse il l'ouvrit, croyant que c'était un papier qui était tombé de sa poche; reconnaissant l'écriture de Théana il la lut; mais qu'elle fut sa surprise et son indignation en la

lisant, et en voyant par la date qu'elle ne lui était pas adressée.

« *Non, mon ami, je ne puis te dissimuler plus longtems quels sont mes tourmens; tu m'abandonnes, quand mon amour n'a jamais été aussi violent. La jalousie me dévore, elle est entrée dans mon âme avec toutes ses fureurs. Pourquoi t'ai-je connu? Pourquoi t'ai-je aimé? Pourquoi ai-je eu la faiblesse de croire à tes sermens, ou pourquoi ai-je cédé si facilement à tes vœux! comment ai-je pu croire que parmi les chagrins qui m'entourent, je trouverais une consolation près de toi; depuis deux ans, à peine ai-je connu les plaisirs de l'hymen! mon époux livré à une douleur éternelle, m'a oubliée. Ah! que ne m'a-t-il laissée dans le repos de l'indifférence! pourquoi me faire connaître l'amour, pour le mépriser ensuite?*

hommes, vous voilà tous; vos désirs s'éteignent avec la possession, et les regrets de votre victime ne trouvent pas le chemin de votre cœur. Cruelle destinée .... mais que dis-je? .... insensée .... l'amour a-t-il épuisé toutes ses faveurs et le bonheur est-il à jamais perdu pour moi; non, mon ami, j'ai régné sur tout cœur : toi seul m'a fait connaître des sentimens inexprimables; tu ne peux m'oublier, tu me consoleras encore de mes maux, et dans les bras de l'amant le plus tendre, je retrouverai de beaux jours. Viens tendre ami, viens sécher mes pleurs : que l'amour te ramène, que ce soir .... mais j'entends au loin les pas d'un cheval..... une ombre perce au travers des arbres touffus qui virent autrefois couler ton sang... cruel, mes sentimens ne t'étaient donc pas connus!.... mais c'est vers ce palais

que l'on dirige ses pas; est-ce mon époux.... Ah! grand Dieu, ramène plutôt mon amant... et que je jouisse encore de lui... oui, je vole au-devant du bonheur.

Lorenzo par la date récente, eut lieu de penser que cette lettre ne lui était pas adressée: puisqu'il avait vu Théana depuis, et qu'elle ne la lui avait pas remise. Cette remarque, et cette phrase; *est-ce mon époux... Ah! grand Dieu ramène plutôt mon amant*, ainsi que sa légèreté et sa coquetterie confirmèrent ses soupçons: cependant son amour, sa confiance et l'estime balancaient encore ses craintes, lorsqu'en descendant, il rencontra Scalatro au bas de l'escalier.

— C'est vous, cher Scalatro, lui dit-il, tout troublé. — Oui, mon ami; mais vous avez l'air d'être vivement affecté! — Jugez si je dois.

l'être; et il lui donne la lettre. Scalatro lit. Lorenzo, lui dit-il après la lecture, il en couterait beaucoup à mon amitié, si je ne pouvais plus défendre une femme que je ne condamne pas encore, mais ..... — Cruel ami, vous vous taisez! — Je ne puis encore m'expliquer. — Votre silence me donne la mort. — Depuis longtems vous avez du voir, mon cher Lorenzo, que votre confiance imposait une tâche pénible à ma tendre amitié, car je vous ai évité, malgré l'attachement que j'ai pour vous. — Ah! Scalatro, dans quel sein déposer mes peines, si vous vous y montrez insensible ? — Insensible, non sans doute, je partage vos chagrins, vous n'en pouvez douter; mais un moment mettez-vous à ma place : si je défends votre épouse, vous vous irritez de ma prudence, et vous me reprochez de

ne pas voir ce qui n'est évident que pour vous. — Mais cette lettre..... — Dépose contre Théana, si elle ne vous est pas adressée, et vous condamne si elle est pour vous. — Une lettre qui eut été pour moi, m'eut été remise par elle, puisqu'elle est d'une date postérieure à celle où j'ai été la voir... eh bien vous vous taisez! — Je n'avais pas fait cette réflexion, et elle me paraît.... — Achevez. — Je le dis à regret, elle me paraît juste... — Non je ne puis douter de sa trahison, la perfide! — Mais ce n'est pas suffisant pour la juger. — Eh! que faut-il donc de plus? — La conviction. — Comment? — Lorenzo, savez-vous garder un secret? — Ce doute m'offense. — N'importe, comme votre honneur et votre repos en dépendent, je ne puis payer votre confidence d'un égal retour, que lorsque vous m'aurez donné

votre parole de m'écouter de sang froid, quelque chose que je vous dise, et de plus, de suivre le conseil que je vous donnerai. — Je vous le jure. — eh! bien entrons chez vous.

En effet ils remontent. Scalatro faché d'avoir pris un tel engagement, veut encore s'en défendre. Ces refus ne font qu'irriter la fatale curiosité de Lorenzo, qui à force de prières et de sermens décide l'espagnol à lui porter le coup le plus funeste pour une ame telle que la sienne: Lorenzo, lui dit-il, vous avez connu le malheur et votre ame courageuse a pensé cependant céder à la perte cruelle que vous avez faite du vertueux Philippe, mais j'ai lieu de croire qu'elle se montrera plus forte, s'il ne s'agit que de la perte d'une femme infidelle et dont le crime n'est pas encore prouvé. Vous m'interrogez, vous

l'exigez, eh bien! je suis forcé de vous avouer que vos craintes ne sont pas entièrement frivoles; mais il est tant d'êtres méchants que le bonheur des autres aigrit, qu'il se peut que le bruit public ne soit que l'effet de la calomnie.—Ah! Scalatro, ce discours semble me ménager, déchirez le voile! — Non, Lorenzo, je ne le puis, car dans ce moment je n'ai que des données peu certaines. J'ai sçu par une des femmes de chambre de Théana que vous avez renvoyé et qui a conservé des liaisons avec les gens de votre maison, qu'un espagnol qui l'aimait éperduement, avait conçu l'espoir d'en être payé de retour. —Un espagnol, ce ne peut-être que don Henrique. —J'ai déjà eu cette crainte, et quoique je ne le connaisse que par son attentat de Prato, j'ai fait plusieurs perquisitions pour savoir s'il y en

avait à Rome de ce nom, mais jusqu'à présent mes recherches ont été infructueuses. Cette femme, qui ignore son nom et que je ne crois pas étrangère à cette intrigue, doit le demander et me l'apprendre. — Je ne puis attendre si longtems, je cours à Rome et si je le découvre, sa mort.... — Est-ce ainsi, Lorenzo que vous tenez votre parole? — Je n'ai pas promis de ne pas venger mon honneur sur un indigne rival. — Quelque coupable qu'il soit envers vous, avouera-t-il les liaisons qu'il aurait avec Théana? il faut que votre épouse soit condamnée ou justifiée. Il faut que vous vous dégagiez de fers honteux, ou que vous retrouviez la paix et le bonheur avec l'innocence de celle qui mérite tant votre amour, si elle est toujours digne de vous. — Ah! Scalatro, ami vrai, vos conseils sont justes, je jure de nouveau de les suivre.

grin cuisant qui le dévorait : tous les feux de la rage et de la jalousie circulaient dans ses veines, et son extérieur était calme : il est vrai que son caractère était tel, que malgré la violence de ses soupçons, il conservait un espoir et ne condamnait pas encore Théana, mais il sentait la nécessité de se convaincre : la vue de cette épouse, ses charmes, la présence de son fils qui jouait sur l'herbe aux pieds de sa mère, émurent sa sensibilité, et rendirent à son amour sa première force : heureux alors s'il eut cédé à ces doux sentimens, mais il regarda comme un effort courageux de les maîtriser, et il aborda son épouse avec tranquillité et douceur.

Après le dîner, ils furent se promener seuls avec leur enfant. Théana depuis son arrivée ne s'était occupée que de lui, et avait renoncé à ce manège

de coquetterie qui pouvait devenir dangereux et qui lui coutait trop : il avait suffit à son cœur de lui avoir causé une allarme légère, elle désirait jouir du bonheur d'avoir retrouvé l'amour de son époux, et dans l'excès de ce délicieux plaisir, elle épancha une partie de ses craintes passées dans le sein de Lorenzo, qui pour un moment cru à l'innocence de sa femme et la serra tendrement dans ses bras. Ah! cher Lorenzo, s'écria-t-elle, j'ai retrouvé mon amant! je puis encore prétendre à son amour. Ah! pardonne mon ami, pardonne à celle qui t'adore, si elle a pu te soupçonner un moment. Que j'étais injuste! comment d'après mon cœur, ai-je pu imaginer qu'il puisse être un tems où tu en aimerais une autre que moi? ah! jurons de ne plus nous livrer à ce sentiment qui nous a fait tant de mal. — Oui, bien du mal,

reprit Lorenzo. — N'est-ce pas, mon bien aimé, tu ne seras plus jaloux. — Si je l'étais encore une fois, Théana, je serais mort. — A ce mot Lorenzo pâlit; un frissonnement involontaire et universel agita tous ses membres: Théana le vit et en frémit; prenant son fils dans ses bras, elle le souleva, lui donna un baiser et le posa sur les genoux de son père qui le mouilla de ses larmes: la compagnie vint le rejoindre et interrompre un entretien dans lequel le courage de Lorenzo, eut en l'abordant, fait place à une explication qui éloignait de lui l'évènement le plus terrible de sa vie.

Il revint le soir même à la ville, après avoir prétexté une absence de huit jours, et fit part à Scalatro de la réception qu'il avait eue de son épouse, Scalatro en tira un augure favorable et commença à croire que la calomnie

seule d'un ennemi secret, avait cherché à troubler sa tranquillité, mais comme il était nécessaire de découvrir cet ennemi, il promit de s'assurer de tout, le lendemain. Lorenzo se coucha plus tranquille et regretta de n'être pas resté près de Théana. Un chagrin qui succède à un autre fait oublier, ou du moins affaiblit le premier, et cette tourmente qu'il essuyait le distrayait de la mort de Strozzi.

Le lendemain Scalatro ne vint pas; mais il envoya ce billet à Lorenzo.

Mon ami, je n'ai pu vous voir, mais demain à huit heures du soir, tenez-vous prêt à venir avec moi à la campagne; la calomnie sera confondue, ou vous trouverez votre rival, et vous jugerez de la franchise de mon amitié.

Envain la raison vient par fois lui représenter les vertus de Théana; il

se rappelle cet amour désintéressé qui l'a accueilli dans le sein d'une famille riche, qui l'avait choisi parmi tant de partis brillans qui s'étaient disputés la main de son épouse ; il se rappelle ses vertus, cet amour conjugal qui l'a arrachée aux plaisirs de Rome pour aller le joindre aux plaines de Prato, et sa tendresse pour son fils ; hélas ! toutes ces réflexions n'ont aucune force sur son esprit ; le souvenir de Mendoce, la coquetterie passagère de Théana l'emportent, et son cœur brûlant d'amour, ne se livre qu'a ses fureurs et méditent un plan horrible.

CHAPITRE XXVII.

Evènement terrible ; les apparences déposent contre la vertu. — Crime de l'amour.

La haine et l'amitié augmentent l'erreur ;
L'aspect du lieu fatal rallume sa fureur :
Malgré lui sur son cœur l'amour prend sa défense,
La jalousie toujours l'excite à la vengeance.

TANDIS que le cœur d'un scélérat calcule la vengeance la plus atroce, et que la perfide amitié en dirige tous les traits, la sensible Théana gémit en secret de l'indifférence de son époux et renonçant à tous les artifices de la coquetterie, cherche dans la tendresse maternelle un adoucissement à ses peines, et dans les caresses

dont elle couvre son fils, trouve l'espérance de ramener son époux.

La jalousie, ce terrible sentiment ou plutôt ce désordre de toutes les idées, où l'on n'est plus soi, où l'on s'abandonne à tous les conseils, excepté les bons, à toutes les passions, hors celles de la sensibilité; où l'on ne fuit que ce qu'on aime, où l'on ne cherche que ce que l'on craint, la jalousie plus terrible pour l'homme aimant que tous les fléaux qui nous assiègent, dévore le cœur de Lorenzo! restraint n'aguère pas la raison, par la conduite de sa vertueuse épouse, par la mort de Philippe, elle s'est ralumée au souffle empoisonné de Scalatro; Lorenzo jusqu'alors, le modèle des vertus, est un malheureux que l'excès de son malheur a rendu injuste envers une épouse fidelle et sensible, ingrat envers une famille qui l'a

comblé de bienfaits, et qui dans son désespoir ne médite qu'artifice, vengeance et crime.

Le jour se passe ainsi, et la nuit le surprend encore indécis sur les moyens de vengeance, tous sont trop faibles; le plus affreux est celui qui le fixe, est celui qui sourit le plus à son ame ulcérée.

O nuit de douleur et de désespoir, comment te dépeindre? Lorenzo seul, livré à lui-même, assis près de son lit, regarde avec horreur la couche nuptiale: c'est-là que parmi les douleurs les plus vives, Théana lui a donné un fils, gage précieux du plus tendre amour: ses yeux se détournent et le sentiment le plus doux de la nature redouble encore ses tourmens; ses regards, en fuyant ce lieu qui lui rappelle et ses plaisirs et son bonheur passés, vont s'arrêter sur le portrait

de son épouse: encore elle! s'écrie-t-il. Les beaux yeux de Théana fixent ceux de l'infortuné Lorenzo, sa bouche sourit à cet injuste époux; la toile animée par l'art lui retrace les instans délicieux d'un premier amour, une larme va s'échapper de ses yeux..... un moment de sensibilité... un souvenir heureux..... un retour sur lui-même.... un trait de lumière;.... mais non, la vérité n'en sortira pas; le billet de Scalatro est entre ses mains, un mouvement involontaire de sa main convulsive le froisse, le comprime; et le bruissement de ce fatal papier lui rappelle ce qu'il contient: les larmes se dessèchent, la source en est arrêtée et Lorenzo ne voit plus sur cette jolie figure que les traits et l'empreinte de la perfidie et de la trahison. Fatigué de tant de sentimens divers, le malheureux Lorenzo passe la

plus terrible nuit, sans penser au sommeil : les heures sécoulent trop lentement, il en hâte le cours et dévançant l'aurore, court chez Scalatro; mais il n'y est pas. Il ne trouve chez lui qu'un homme qui lui est inconnu, et qui paraît occupé à ramasser des papiers. Lorenzo l'interroge, l'étranger ne répond que par monosyllabes; enfin il lui demande qui il est. Lorenzo se nomme. Alors l'etranger lui apprend que Scalatro a été arrêté cette nuit même par ordre de l'inquisition et qu'il n'a eu que le tems de lui remettre une lettre pour lui Lorenzo; qu'il devait la lui porter aussitôt qu'il aurait enlevé tous ses papiers.

Lorenzo pour la première fois est insensible au malheur des autres, de son ami; c'est la lettre qu'il tient, qu'il a déjà ouverte et lue, qui l'occupe tout entier.

« *Mon cher Lorenzo, armez vous de courage et de fermeté. Hélas! vous n'avez que trop pressenti le malheur qui vous menaçait. Théana n'est plus digne de vous. Ah! grand Dieu, comment ai-je pu tracer cette fatale vérité! amitié sainte, le plus doux le plus sacré des sentimens, tu me l'as arrachée! c'est ta main qui déchire à regret le voile qui cachait la perfidie d'une femme trop séduisante. Ah! Lorenzo que je vous plains; mais ce n'est pas assez, je dois vous venger et vous consoler. Ce soir à onze heures je serai chez vous, je ne vous quitterai plus. Je vous donnerai les détails certains sur la trahison dont vous êtes la victime; et demain à neuf heures du soir, vous aurez la preuve de la perfidie de Théana; l'heureux Menrique sera dans ses bras: le rendez-vous est au pavillon*

qui fait face à la forêt ; mais je m'arrête.... à ce soir.

Votre fidèle ami, SCALATRO.

Après la lecture, Lorenzo n'entend plus les détails que l'inconnu veut lui donner sur l'arrestation de Scalatro, il lui suffit de savoir qu'il ne peut compter sur lui ; seul il acquerra la fatale preuve ; il rentre dans sa maison, et là, livré tout entier à son malheur il n'est plus occupé que de la manière de se convaincre de son déshonneur. Il prépare ses armes, essaye de prendre de la nourriture, et à neuf heures, part à cheval accompagné seulement d'un domestique étranger que l'on loue à Rome, à la journée. Il arrive près d'un bois voisin de la maison de Visconti, et quittant son cheval, il ordonne au domestique de l'attendre et sur tout de ne faire aucun bruit quelque chose qu'il entende.

Enveloppé d'un manteau brun, il

entre dans le bois et s'avance doucement vers sa lisière, près du chemin qui le sépare du mur du parc. Tout lui paraît dans le plus grand calme, il s'arrête là : une demie heure s'était écoulée et il allait se porter vers la maison, lorsque six hommes à cheval paraissent sur la route. Lorenzo se place derrière un massif de jeunes arbres bien touffus : bientôt ces cavaliers passent devant lui, sans le voir, et il entend l'un dire à l'autre. *Ah ! mon cher Menrique, si la belle t'a couté cher, au moins elle te dédommage ; mais si mon amitié te sert dans tes courses nocturnes, j'ose attendre de toi un pareil service.* Les cavaliers s'éloignant, Lorenzo ne put en entendre davantage ; il les voit tourner le mur du parc, il les suit de loin par un sentier pratiqué dans le bois qui tourne également la route, et toujours

caché à leurs yeux il peut les examiner.

Ces hommes s'arrêtent près d'une petite porte du parc, c'est de ce côté que se trouvait l'aile du logis habité par Théana, les fenêtres donnent sur la forêt, et s'il y avait de la lumière dans l'appartement, Lorenzo pourrait voir ce qui s'y passerait. Un des cavaliers jette une échelle de corde : Lorenzo a vu deux de ces hommes mettre pied à terre, mais il n'a pu distinguer ce qu'ils ont fait : il pense au contraire qu'un domestique, gagné par cette femme-de-chambre dont Scalatro lui a parlé, viendra ouvrir la porte à Menrique et l'introduire : et c'est alors qu'il se propose d'arriver par un détour au chateau de Visconti, d'entrer, de confondre la perfide et d'immoler le lâche suborneur qui l'outrage.

Au bout de quelques minutes, une persienne s'ouvre ; une femme est à la fenêtre, mais on ne peut distinguer aucuns traits, car dans ce fatal moment, un nuage enveloppe l'astre de la nuit : cette femme frappe trois coups dans sa main : ces coups reçus par le silence, et portés par l'air, vont, en se perdant dans le bois, retentir au cœur du malheureux Lorenzo. Une minute après ils sont répétés par un des cavaliers qui sont près du mur ; aussitôt la persienne est refermée, et six minutes après, une lumière vient éclairer l'intérieur de l'appartement ; mais sans permettre que l'on puisse distinguer la personne dont l'ombre s'est prononcée sur la persienne : une harpe se fait entendre : Lorenzo a reconnu la main de Théana aux sons hardis et mélodieux qu'elle en tire ; c'est un air

qu'elle a composé pour lui dans des tems plus heureux : il s'attend à entendre sa voix, mais il est trompé, et lorsque l'air est fini, un léger bruit rappelle son attention sur les cavaliers ; il voit l'un d'eux sur le mur, il le voit disparaître, et bientôt après atteindre à la fatale persienne, qui s'entr'ouvre pour le recevoir et se referme sur lui. Les autres cavaliers côtoient le mur, tenant un cheval en bride ; ils prennent le chemin qui conduit à la grande porte du château de Visconti. Lorenzo le prend aussi et les devance ; mais il lui faut traverser la route et quitter le bois.

La nuit a repris son éclat, il est apperçu des cavaliers qui viennent sur lui à toute bride. Ils l'enveloppent, Lorenzo veut envain se débarasser d'eux : cependant il ne veut pas se nommer, ni élever une risque

que les amis de Don Menrique doivent désirer ; il sent bien que les amis d'un tel homme ne peuvent être que des assassins stipendiés ; de leur côté ces gens feignent de le prendre pour un vagabond, un brigand qui cherchent une retraite dans un bois : un d'eux propose de le lier à un arbre, d'autres de le mener à la ville : Lorenzo, fidèle à son plan, essuie ces outrages, il va même plus loin et s'abaisse jusqu'à la prière ; elle est inutile, on met pied à terre ; alors il veut se défendre, mais l'un de ces brigands l'a serré dans son manteau ; ses bras nerveux le tiennent contre sa poitrine et enchaînent les siens : les autres tirent des cordes qu'ils ont, le lient et l'entraînent dans le bois où ils l'attachent à un arbre, et là l'abandonnent à sa rage et à son désespoir ; hélas ! eut-il pensé en voyant

son indigne rival pénétrer dans l'appartement de Théana, que l'on put ajouter à son malheur ?

Envain Lorenzo veut faire des efforts pour se dégager, ils sont inutiles. Il pourrait crier, ses cris pourraient être entendus ; mais ce serait divulguer sa honte, et son rival averti se soustrairait à sa vengeance, et la perfide Théana ne serait pas démasquée. Le jour le surprend dans cette cruelle situation : des cris se font entendre de l'autre côté du bois, on appelle, mais on ne prononce aucun nom. La voix s'approche, des pas de chevaux retentissent sur les cailloux qui se trouvent sur la route : à travers les feuillages Lorenzo voit un homme à cheval qui en tient un en main, il entrevoit la fin de son supplice, mais non de son malheur. Un nouveau cri se

fait entendre, il y répond, et en peu d'instans il est délivré par le domestique qui l'a suivi ; ayant été assez courageux, assez fidèle pour l'attendre toute la nuit, il n'avait cédé à son inquiétude qu'au jour, en ne voyant pas revenir Lorenzo.

Notre malheureux époux ne pouvant plus douter de son déshonneur et de la perfidie de Théana, sent qu'il ne peut la convaincre ; il pense que l'accuser c'est porter les chagrins dans le sein d'une famille qu'il chérit ; il est convaincu que d'avoir recours aux reproches vis-à-vis d'une femme égarée par un indigne amour, et déshonorée par l'oubli de ses devoirs et de la vertu, c'est consentir à sa honte et sacrifier les droits d'une juste vengeance ; il revient donc à la ville, et là, combattu encore par son amour ; car il adore toujours Théana, détes-

tant la vie puisqu'elle n'a été pour lui qu'un enchaînement continuel de maux, il médite le plus cruel forfait.

Un forfait..! toi, Lorenzo, dont l'ame est si pure ! toi qui, au sein des peines et des plaisirs n'oublia jamais qu'il est un Dieu juste, qui en nous donnant l'existence, ne nous a pas créés les maîtres d'en disposer : hélas ! qu'il est facile à l'homme qui ne souffre pas de régler ses passions et de prêcher une morale sage ; mais qu'il est pénible, difficile au malheureux de ne pas succomber quelquefois sous le poids de ses maux ! ah ! Lorenzo, tu deviens coupable en ce moment, je ne puis t'excuser ; mais je te plains, et le crime que tu médites trouvera de l'indulgence aux yeux de l'Eternel qui veille encore sur toi, malgré ton délire : il voit que la faute porte avec elle un inté-

rêt bien tendre, et que quelque grande qu'elle soit, elle prend sa source dans l'excès de l'amour pour la vertu et dans ta sensibilité. Ce n'est point une vengeance que tu médites, elle a trop fatigué un cœur ; non, tu n'es plus tourmenté par l'envie d'arracher la vie à ton rival ; tu le méprises, tu ne le cherche pas ; mais c'est une épouse infidelle à laquelle il faut épargner de nouveaux parjures.

Huit jours ont été accordés à sa douleur et aux réflexions les plus sinistres; parmi tant de projets que son esprit a formé, il s'arrête à un seul et il retrouve un calme forcé ; une paix terrible qu'il a puisée dans sa philosophie. (1) C'est-ainsi qu'il ap-

(1) Je ne m'étendrai pas sur ce mot, expliqué par chacun, selon ses goûts, ses pas-

pelait les rigides et sévères qu'il avait puisés auprès de Strozzi : principes qu'il avait mal sentis, mal expli-

---

sions. Ce mot après celui de l'amitié est le plus usité; c'est un manteau qui se drape à volonté sur les épaules de tous et qui cache les défauts sous une forme régulière et imposante. La philosophie devrait être l'ensemble de toutes les vertus, la règle la plus sûre et la plus sage de toutes nos actions; elle devrait être la même dans toutes les différentes contrées du globe : n'ayant que les mêmes principes, elle devrait n'être qu'une, dans ses principes et dans sa marche, et elle varie cependant par les mœurs, les principes religieux, et par la différence des tems; la philosophie est comme la vertu dont elle est mère, elle s'égare avec sa fille, et la vertu d'un siècle, ne peut-être celle d'un autre, comme celle de cour ne peut-être celle d'un cloître. La philosophie se ressent plus ou moins des circonstances; le duel, qui n'est qu'un atroce assassinat, a-t-il aux yeux de nos moralistes les plus séveres cet abomina-

pliqués, et la mort de ce bon et vertueux vieillard le fortifiait encore

---

ble caractère dans une contrée où, pour un geste, pour un mot, des idées bizarres d'honneur (que les usages et les conventions sociales approuvent) commandent sans peine d'ignominie d'égorger, ou d'être égorgé ?

Un pieux fondateur d'un ordre religieux, un Saint personnage que l'église a canonisé, fut consulté par son frère, homme d'épée, sur la conduite qu'il devait tenir avec un ennemi violent qui l'avait grièvement insulté ; il ne lui dit point : » tu ne tueras pas ; si l'on t'a frappé sur une joue, tends l'autre, mais il se mit à genoux et levant les mains au ciel, il adressa cette prière à dieu » dieu miséricordieux, je te rends grace de m'avoir conduit dans cette asyle où je n'ai point d'injure à craindre ni à venger ; sans cela, l'insolent qui m'aurait outragé serait déjà mort. »

Lecteur, je vous entends, vous condamnez le moine à prendre l'habit militaire, et le militaire à prendre l'habit du moine; mais blâmez-vous celui-ci ?

dans ses coupables projets. Ah ! Lorenzo, que de maux tu accumules sur ta tête ; tu ne les dois cependant qu'à toi seul ! ombre de Philippe, sortez de votre tombeau, venez arracher Lorenzo à sa fatale erreur, touchez son cœur et apprenez-lui qu'il doit vivre pour votre épouse; pour les parens qui l'ont accueilli, pour ce fils que le ciel lui a donné. Lorenzo a senti toutes ces vérités ; mais il les a repousseés : la vie lui est à charge, parce qu'il n'a pas assez de courage pour la supporter, et s'il n'est pas assez cruel pour concevoir l'idée d'immoler son épouse seule, c'est qu'il espère, qu'il croit, en partageant le même sort, ne faire qu'un acte de justice.

Il est allé voir Clarice ; ni la vue de cette femme vertueuse, ni le souvenir de ses bienfaits, ni les marques d'amour maternels qu'il en re-

çoit ne peuvent le détourner de son criminel projet. Le silence du cloître, les chants religieux qui frappent ses oreilles, ce calme intérieur de ce lieu saint ne parlent plus à son ame. Dans cette retraite paisible, temple des douces vertus et de la vérité, Lorenzo cache par un mensonge et sa douleur et ses odieux desseins : prétextant un voyage d'un an pour la France, il recommande son fils à Clarice après avoir été avec elle verser des larmes sur la tombe de Strozzi ; et recevant les derniers embrassemens de la plus tendre des mères, il part pour aiguiser un poignard qui doit la frapper de nouveau d'un coup terrible.

Il dirige ses pas vers le palais de Visconti, il reçoit les marques d'amitié de ce bon père, voit la joie que sa présence inspire à sa fille;

mais malheureusement pour elle, pour Lorenzo, son enfant est à une lieue de là avec Euphémie et Zanubio qui avaient été diner chez un de leurs amis. Théana voit le froid avec lequel Lorenzo a reçu ses caresses : à peine est-elle seule avec lui qu'elle lui en demande la raison, qu'elle ose se plaindre de ne plus posséder son cœur ; une réponse vague lui laisse encore de l'espoir. » Tu ne m'aimes plus, Lorenzo, lui dit-elle ! — Autant que vous m'aimez. — En ce cas tu m'adores, ajoute Théana en se précipitant dans ses bras ; Lorenzo la repousse avec un mouvement de surprise et d'indignation, Théana reste muette, anéantie ; des larmes bien amères inondent sa jolie figure. Le cruel les voit, le dernier cri de la sensibilité se fait entendre et expire en même tems.

il se contient, et prenant un air plus doux, il lui dit : nous ne sommes pas seuls ensemble ; nous ne pouvons nous communiquer nos sentimes les plus secrets. Allons nous promener loin de tous les importuns. — Volontiers ; toi seul, Lorenzo, m'est plus cher que tout le monde ; toutes tes volontés sont les miennes ; Eh ! quand puissai-je être plus heureuse que lorsque je suis avec toi. — Eh bien ! partons.

Ils traversent le parc, atteignent le bout du mur près de la porte où l'échelle a été jetée; quelques pierres en sont détachées, Lorenzo les voit, il s'arrête un moment ; quelque chose frappe ses regards, il s'approche et ramasse un porte-feuille, qui porte un portrait ; celui de Théana, au bas étaient ces mots : *A Don Menrique*. Théana veut aussi

voir ce qu'il a ramassé, mais Lorenzo l'a déjà soustrait à ses regards : cette tendre femme affectée du chagrin qui paraissait dévorer son ami, plus jalouse d'en connaître la cause, de la détruire et de jouir du bonheur de rendre le calme à cet époux chéri, ne se permet aucune question sur cet évènement qu'elle ne peut penser lui être si particulier. Ils sortent par la petite porte, et prenant sur la droite à l'opposé du lieu où Lorenzo a été attaqué et lié, ils arrivent près du Tibre, dans ce bois voisin de la chapelle où Théana jura à Lorenzo d'être unie à lui, où Lorenzo jura de l'aimer toujours.

Lieux enchanteurs, quel souvenir vous rappelez à cet infortuné! Théana voulait en parler et son cœur le serre : — Oui, je m'en souviens, Théana, c'est ici que je reçus tes ser-

mens, c'est ici que je veux te demander si tu t'en souviens toi-même. — Ah ! mon ami, peux-tu me le demander ?

Une légère barque est attachée à la rive, Lorenzo l'engage à y entrer, il y saute le premier et lui présente la main, Théana lui donne la sienne, y entre lentement, en regardant le temple, le bois qu'un secret pressentiment lui disait de ne pas quitter ; mais elle a touché cette main d'un homme qu'elle adore et qui l'attire à lui : tous les feux de l'amour ont suivi ce contact et son ame est entraînée ; elle est dans le bâteau, Lorenzo s'empare des avirons et rame au large ; en peu de tems ils sont éloignés du bord, la figure de Lorenzo change : son regard est sévère, sa voix est rauque et semble sortir avec peine de sa bouche hale-

tante ; ses lèvres pâles et tremblantes s'efforcent de sourire, mais d'un rire de rage et de désespoir.

» Sais-tu où nous allons, lui dit-il : — A la promenade. — Non : — Où donc? — A la mort. » Théana frémit ; elle ne ne peut cependant croire que son époux soit capable d'une telle pensée. » A la mort, répondit-elle : est-ce que tu veux me tuer? — Non, mais nous allons mourir tous deux. — Mourir ! et pourquoi ? — Parce que tu ne peux vivre après m'avoir trahi, et que je ne peux vivre sans toi. Vois cette lettre, et il lui donna le fatal écrit qu'il avait trouvé près de sa porte. — Mon ami, s'écria Théana en se jetant à son cou, cette lettre était pour toi, je ne te l'ai pas remise parce que tu vins ce jour là même : elle n'était pas finie, tu le vois toi-même ; lis : Ah ! mon bien

aimé, je n'ai jamais cessé de penser à toi, et je t'aime en ce moment plus que jamais, ne sois pas insensible à tant d'amour. — Je m'attendais à cette excuse, mais notre sort est décidé : le repentir est tardif et ne peut réparer l'offense, il ne faut plus que du courage ; regarde.... il n'y a plus que cette planche légère entre nous et l'éternité !.... Rappelle-toi ce serment que je te fis en présence de Dieu, rappelle-toi celui que tu me fis et que j'ai conservé dans mon cœur : tu l'as trahi. — Moi, Lorenzo ! — Oui, toi ; dans deux minutes la mort nous réunira à Philippe, et ce père vertueux jugera qui de nous est coupable. — Mais je ne t'ai point trahi. — Je n'en puis douter, j'ai vu ta perfidie ; et ce porte-feuille que je viens de trouver ! regarde ; lis :

Ciel, mon portrait ! à don Menr..

O Dieu ! que t'ai- je donc fait ?... Cruel époux tu me condamnes et je suis innocente ! j'en atteste la Divinité ..... Théana ne put en dire d'avantage, ses forces l'abandonnent, l'infortunée tombe évanouie ; bientôt l'humidité des ses vêtemens la rappelle à elle, mais quand elle ouvre les yeux elle voit le bateau ouvert et l'eau qui s'y précipite. —Cruel époux ! père barbare !—Non, Théana, Clarice veillera sur lui. — Malheureux, qu'avez vous fait ?..... Elle monte sur le banc du côté que la nacelle n'est pas encore submergée, et croit par là échapper au sort qui là menace : Lorenzo en ce moment a perdu toute sa fureur, l'amour est rentré dans son cœur, le remord le suit, et la sensibilité s'est réveillée au nom de père : traversant l'eau qui bouillonnait, il se précipite aux

pieds de Théana, embraasse ses genoux, et avec un sentiment de tendresse bien différent du calme féroce qu'il avait montré jusqu'alors : oh ! femme chérie, s'écrie-t-il, il n'est plus en mon pouvoir de te sauver ! que je meure au moins sur ton sein ; aussitôt il s'élance, la prend dans ses bras se précipite avec elle au milieu des eaux du Tibre ; l'onde roule au loin les corps de ces deux infortunés que l'amour le plus pur avait unis, et que l'amour suit encore au séjour des morts.

CHAPITRE XXVIII.

Menrique ne jouit pas longtems de son triomphe ; la vengeance céleste atteint le coupable. — Son rival sort de sa tombe pour l'y précipiter. — Quel est Scalatro... — Combat naval ; tempête.

Dites-moi, quel fut le téméraire humain,
Qui le premier commit une frêle nacelle
Aux caprices fougueux d'une mère infidelle ?
Sans doute il eut le cœur muni d'un triple airain.

MENRIQUE sait par ses complices et par le domestique qui a accompagné Lorenzo, et qui était vendu à un de ses agens, le succès de sa vengeance ; il ne jouit qu'à demi de son triomphe : il sait

que la famille de Théana est puissante à Rome, il connaît la valeur de Lorenzo, il se rappelle son crime de Prato ; il craint donc le séjour de Rome, et le lendemain de son aventure il se retire dans une maison de plaisance qu'il a acheté à six lieues de la ville, sur les bords du Tibre : là il apprend les suites cruelles de sa vengeance : car Lorenzo a laissé, en partant avec Théana, une lettre pour Visconti dans laquelle il déclare son projet et les causes de cet affreux désespoir. La mort de son rival ne suffit pas pour tranquilliser le perfide espagnol, il redoute la vengeance et le pouvoir de Visconti et de Clarice qu'il sait être parens du Pape, il se propose donc de voyager, et de dissiper par là ses craintes et ses remords: ses remords, non, son ame atroce ne peut les connaître ! il ne donne

pas une larme au trépas de cette femme intéressante ; il la rappellerait sans doute à la vie s'il ne fallait que le sacrifice d'une partie de son immense fortune; mais ce ne serait pas pour atténuer sa faute ; c'est sa proie , sa victime qu'il racheterait.

Un bâtiment, corsaire gênois , a relâché près de la côte voisine de sa maison : le capitaine s'est présenté chez lui pour demander un jour ou deux, de repos dans sa maison. Menrique qui n'a d'autres vertus que celles que masque l'orgueil , remplit envers cet étranger les devoirs de l'hospitalité et l'urbanité. Il en apprend qu'il va renoncer à l'état de corsaire parce que sa fortune est très-considérable et qu'il veut s'établir à Rome. Le lendemain Menrique va à bord du Corsaire , pour y accepter un repas qui lui est offert par

le capitaine ; en visitant le bâtiment il voit un homme enchaîné par le milieu du corps; on lui dit que c'est un malheureux qui a perdu la raison : il a le dos tourné, les yeux baissés, et paraît plongé dans une vive douleur : Menrique veut l'interroger; à cette voix cet homme lève la tête, il voit Menrique : à cet vue cet infortuné veut rompre ses fers, pour s'élancer sur lui ; mais les gens de l'équipage qui l'entourrent resserrent sa chaîne ; cet homme ne pouvan que le couvrir d'imprécations, tombe bientôt épuisé par les efforts impuissans qu'il a faits.

Menrique, saisi de surprise, dissimule l'effroi et la crainte que ce évènement lui a inspiré, et se retire avec le capitaine à qui il dit que cet homme est un de ses parens; il pousse même la dissimulation jus-

qu'à le recommander à ses soins généreux. A la fin du repas le capitaine vante son état, sa fortune et les plaisirs que l'on trouve dans les voyages; il raconte plusieurs avantures galantes qu'il a eues avec de ses captives : Menrique qui a un autre but que celui du capitaine, mais qui ne veut pas être pénétré, paraît charmé, séduit par ce genre de vie : le Corsaire lui propose de lui vendre son bâtiment, le marché est accepté et conclu dans la journée; et le lendemain Don Menrique emmenant avec lui ses complices et quelques gens de sa maison, reçoit à bord le serment des matelots et soldats de l'équipage et fait voile pour Tunis. A peine a-t-il quitté la rive que son premier soin est de faire instruire par un de ses complices, le malheureux qu'il a vu enchaîné la veille, que c'est lui qui

est le capitaine du bord, et qu'il fait voile pour la Turquie, où il sera vendu comme esclave ; mais cet infortuné reçoit cette nouvelle avec indifférence : un cruel abattement a anéanti toutes ses facultés.

Bientôt Menrique a passé le port d'Ostie (1) et est entré dans la mer de Toscane : son cœur se réjouit de l'évènement heureux qui sert sa haîne. Le hasard applaudit au nouveau forfait qu'il médite ; le ciel même le protège, il ose s'en glorifier. Un tems pur et serein favorise sa marche : les

---

(1) Ostie, (*Ostia*) ancienne et célèbre ville d'Italie ; dans la campagne de Rome. Cette ville si fameuse du tems des romains est presqu'entièrement détruite ; elle est à l'embouchure du Tibre qui se jette dans la méditerrannée.

zéphirs de leurs souffles légers enflent ses voiles, et le coupable, énivré de sa prospérité, vogue paisiblement sur une onde tranquille : insensé tu comptes sur un bonheur inaltérable, et ce bonheur que l'Etre Suprême n'accorde que très-rarement, même à la vertu, tu oses l'attendre au sein du crime.

De la mort la faulx redoutable
Long-tems a suspendu ses coups :
Vainement le mortel coupable,
Croit fair son trop juste courroux ;
Pour le crime il n'est point d'azile :
Tôt ou tard son ame indocile
Reçoit le prix de ses forfaits :
Tandis que sur l'humble innocence,
Changeant sa rigueur en clémence,
Dieu verse les plus doux bienfaits.

Henrique a fait préparer un repas splendide pour ses complices et les

chefs de l'équipage : déjà le verre en main les brigands cherchent la joie et le plaisir, lorsque le cri de *voile* se fait entendre : en effet on a vu de loin le pavillon d'Alger ; il faut se préparer à la défense. Don Menrique qui, dans ce voyage ne s'est proposé que des plaisirs, et surtout celui de la vengeance, ordonne d'éviter le combat : on veut, quoiqu'en murmurant, suivre ses ordres ; mais le tems se couvre, l'air est agité, les vents troublent la tranquillité de l'onde. Menrique reconnaît, mais trop tard, dans quel danger sa fatale passion l'a entraîné, et la crainte s'empare de lui : c'est le seul sentiment qui agite ce lâche et féroce espagnol : il ne croit point à la Divinité, et cependant dans le péril qui s'offre à lui il adresse des vœux au ciel mais la vengeance céleste s'apprête: le

tonnerre gronde, les aquilons sont déchaînés, les flots mugissent, bouillonnent et tantôt semblent porter le vaisseau jusques aux nues, tantôt le navire retombant avec un bruit effroyable semble chercher une retraite dans les abymes de la mer: les éclairs sortent avec une rapidité effrayante des flancs sulfureux des nues et sillonnent entre les mats; le tonnerre redouble et confond ses éclats avec les sifflemens aigus des cordages et le craquement de la mâture; le souffle impétueux des ouragans se mêle aux mugissemens des flots; la nature irritée contre elle-même ne présente de tous côtés que les ténèbres et les horreurs de la mort; l'art du nautonnier et les efforts des matelots sont inutiles; envain ils ont voulu retourner vers Ostie, la tempête les repousse et livre le bâtiment à l'attaque du corsaire

Tunésien, qui lui-même menacé du même danger cherche encore les horreurs du combat. Le choc involontaire des deux vaisseaux sert son audace et son désespoir : le grappin est jeté, et le Turc dont le vaisseau fait eau de toutes parts, suivi de tout son équipage, qui n'a que cette ressource pour éviter une mort certaine, s'élance à bord du bâtiment de Menrique. L'espagnol anime son monde, la crainte, la nécessité lui en font un devoir et suppléent à son manque de courage.

Pendant ce tems, le malheureux qui est à fond de cale est retiré de cet état de stupeur qui enchaînait ses idées douloureuses, la rage a succédé à l'orage, le bruit du combat ne peut l'intimider, il ne cherche que la mort, mais le nom de Menrique a frappé son oreille, il l'a vu : ce n'est

point un songe, il ne veut plus mourir qu'après avoir puni ce monstre. Il est là, il peut-être vainqueur, les flots peuvent l'épargner, il jouirait de son crime ! non se dit-il, mourons, mais sur le corps inanimé de ce scélérat.

Une secousse violente qu'éprouve le bâtiment fait partir le tenon qui assujétit sa chaîne; ses mains sont libres, il s'élance, s'arme d'une barre de fer que le hasard lui offre, enfonce une porte qu'il devine à la faveur d'éclairs multipliées qui pénétrent par le pont, il est dessus ce pont, il y ramasse des armes. L'orage est moins fort, il voit Menrique qui a terrassé trois turcs qui sont à ses pieds, et il se prépare à en frapper un quatrième. La rage le transporte, il s'élance sur lui en lui criant : monstre que l'enfer a vomi dans sa fureur, c'est à Lorenzo

que tu as affaire! en même tems, il fond sur lui sans chercher à parer le coup qu'il veut lui porter, il lui enfonce son sabre dans la poitrine et tombe encore sur lui pour l'écraser du poids de sa chûte.

Méhemed, chef du bâtiment Tunésien qui allait combattre Menrique, a entendu le nom de Lorenzo, il a vu son courage, il le relève, et lui dit : Lorenzo, je te connais, aide moi à soumettre les gens de cet équipage et je te rends Philippe. Philippe, s'écrie Lorenzo! —Oui, il vit: je le jure par Mahomet.—Allons, reprit notre infortuné, je combats pour toi. Il dit et joint ses forces et son courage au sort de Méhemed; la victoire n'est pas longtems incertaine. Le turc fait cesser le carnage, l'équipage se rend, et le calme renaît avec la mort du perfide Menrique.

CHAPITRE XXIV.

Nouvelle de Scalatro. — Quel est Méhemed. — Comment Lorenzo est échappé à la mort. — Il presse Philippe dans ses bras. — Fin d'un scélérat. — La vertu est enfin justifiée, mais est-il encore tems? Lorenzo perd la raison. — Ses parens sont retrouvés, ainsi que l'épouse de Fabricio. — Retour à Rome.

Puisqu'elle est descendue aux tristes lieux des ombres,
A quoi servent tes pleurs. On ne les entends plus :
Pour fléchir les tyrans de ces royaumes sombres,
Ses vertus, son amour sont des noms superflus.

A peine l'ordre est-il rétabli, que Méhemed fait passer les captifs de l'é-

quipage de don Menrique sur son bâtiment qu'il a quitté et qu'il les occupe à pomper l'eau, tandis que ses ouvriers le calfâte; il reste avec ses gens de guerre sur celui qu'il vient de prendre, et donne les ordres pour les soins qu'exigent les blessés. Il est suivi de Lorenzo qui attend avec impatience le moment de l'interroger sur Philippe; il va le faire lorsqu'il reconnait parmi les blessés son ami Scalatro : cette vue le jette dans un étonnement qu'on ne peut exprimer : Scalatro prisonnier de l'inquisition !..... blessé par les gens de Menrique!... un soupçon vague vient agiter son esprit, il le repousse et prie Méhemed de lui laisser et la garde et le soin de ce prisonnier; le turc lui accorde sa demande en ajoutant qu'il peut commander, comme lui sur son bord. Au bout de

quelques heures, le tems est calme et Méhemed ordonne le retour vers Tunis; ensuite prenant Lorenzo par la main il l'emmène dans sa chambre, dans laquelle on a préparé un second hamac.

Lorenzo, lui dit-il, nous avons besoin tous deux de prendre du repos, mais je sens que tu ne pourrais t'y livrer, si je ne te confirmais pas de nouveau que tu vas revoir ce père qui te regrette, et qui depuis deux ans te croit mort, ainsi que son épouse: les entretiens fréquens que j'ai eu avec lui et Mendoce m'ont fourni les moyens de te reconnaître quand tu as prononcé ton nom: Philippe, Mendoce sont à Tunis, après demain tu les verras; Lorenzo, dors et demain je te donnerai les détails d'un évènement qui doit te surprendre: alors Méhemed se jetta sur son hamac et

chercha un repos qu'il conseilla à Lorenzo.

Ce repos, hélas ! il n'était plus fait pour lui, il n'en espérait plus, car après la mort de Menrique, Lorenzo allait s'arracher une vie qui lui était odieuse, sans le nom de Philippe que Méhemed avait prononcé ; mais comment oser reparaître devant lui, après le crime dont il s'était souillé ! en vain la perfidie de Théana venait elle se présenter pour justifier sa barbarie, son cœur effrayé d'un tel attentat était déchiré par les remords les plus cruels ; il maudissait la pitié des pêcheurs qui l'avaient rappelé à la vie ; à peine Lorenzo s'était-il plongé dans le Tibre avec l'infortunée Théana qu'il tenait étroitement embrassée, que l'onde roula leurs corps non loin de la rive où des pêcheurs avaient tendu leurs filets, au moment où ils s'apprêtaient

à les retirer: la pesanteur et la difficulté qu'ils éprouvèrent leur firent appeler à leur secours leurs compagnons qui étaient occupés sur la rive, à préparer un repas frugal. Bientôt Théana et Lorenzo sans aucun signe de vie sont étendus sur le rivage: quelques minutes après Théana paraît respirer, on conçoit l'espoir de la sauver; mais Lorenzo est froid, et tous les secours sont inutiles: une chaleur excessive et point d'ombrage, engagent les pêcheurs à transporter cette femme infortunée à leur hameau; des branches d'arbres sont abattues et forment un brancard sur lequel on l'emmène. Deux pêcheurs restent auprès de Lorenzo, mais la nuit vient et il est toujours dans le même état; ces hommes humains voyent avec regret qu'il n'y a plus d'espoir et se retirent dans leurs cabanes.

Cependant le ciel veille encore sur le malheureux Lorenzo ; une crise salutaire s'opère en lui, l'eau sort en abondance de sa bouche: lui-même guidé par cet instinct forcé que la sage nature nous a donné pour combattre la douleur et repousser la mort, fait d'heureux efforts: il parvient à se dresser sur ses genoux, ensuite sur ses pieds, il fait quelques pas, cherche un soutien près d'un tronc d'arbre voisin qui sert à attacher les barques des pêcheurs: là, il ne sait s'il vit, ce qu'il est, ni ce qui lui est arrivé.

Une légère chalouppe a descendu à terre quelques marodeurs d'un corsaire, qui viennent reconnaître la plage : ce sont les gens du capitaine Gênois qui a vendu son bâtiment à Menrique. Ils s'emparent de Lorenzo qui ne peut offrir aucune résistance, et dont les vêtemens

leur font espérer une honnête rançon: c'est ainsi qu'il tomba entre les mains de son rival et que le ciel prépara sa vengeance.

Déchiré par les remords, ne consentant à supporter le poids de la vie que pour quelques jours, et pour jouir encore une fois du plaisir de serrer dans ses bras son vertueux père, Lorenzo se décide à attendre le moment où il reverra Philippe, où il lui avouera son crime. Le lendemain le surprend dans ces cruelles réflexions; il est éveillé avant Méhemed, ou plutôt il se lève avant lui, va voir Scaltro, brûlant du désir de savoir par quel évènement il se trouve à bord du bâtiment de son ennemi mortel, mais son attente est déchue : Scalatro ne peut parler, on craint pour sa vie; il est donc forcé de le quitter sans avoir pu tirer aucun

éclaircissement et de rejoindre Méhemed, qui s'empressant de satisfaire sa juste curiosité, lui apprend qu'il a connu Philippe il y a trente ans étant prisonnier à Gênes : Philippe avait payé sa rançon et l'avait renvoyé dans sa patrie : les derniers évènemens lui ayant fait retrouver ce généreux bienfaiteur à Tunis, il avait été à même de s'acquitter envers lui, en lui rendant le même service : c'est dans le récit de ses peines, ajouta Méhemed, que j'ai appris à connaître le nom de Lorenzo, c'est au champ du carnage que j'ai trouvé ce fils chéri qui a détourné les dangers qui pouvaient m'environner, et je suis trop heureux de pouvoir réunir deux personnes que j'aime. Brave Lorenzo, je vois que le plaisir de retrouver ton père ne suffit pas pour calmer le chagrin dont l'empreinte est fortement

tracée sur ta figure, demain près de lui tu puiseras d'autres consolations, et pour adoucir la longueur du voyage et fournir une distraction nécessaire à ta douleur, écoute le récit de l'évènement heureux qui t'a conservé Philippe. L'intérêt qu'il m'inspire la fortement gravé dans ma mémoire.

La captivité de Philippe fut bientôt suivie du bruit de sa mort; mais Mendoce qui disparut le jour de la défaite de votre armée, veillait sur lui : n'ayant pu l'empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi, lui-même voyant vos troupes dispersées, quitta ses vêtemens, et pris celui de paysan, et marcha droit à Florence; il trouva parmi les officiers de la cour, un de ses amis les plus chers, qui instruit du projet qu'il formait, jura de le seconder. Il était lui-même commandant d'une compagnie espagnole, il y

reçut Mendoce comme soldat: c'était à ces étrangers que Médicis avait confié la garde de ton père sous les ordres d'un nommé Menrique, qui est, je crois, celui que tu as tué sur ce bord.

« Ici Lorenzo frémit. Médicis craignait de se charger du crime de la mort de son parent, et sa politique le désirait : pendant que les chefs des insurgés et les amis de ton père, traitaient de sa liberté, le vénérable Philippe fut mis à la question, et pendant ce tems le commandant à qui sa garde était confiée avait reçue l'ordre de laisser à Philippe les moyens de se détruire. Mais cet homme courageux sut souffrir; et se croyant trop nécessaire à sa patrie, il espérait tout du ciel et de son courage, et ne voulait pas attenter à ne vie qu'il ne désirait perdre que pour servir la cause de la liberté. Médicis en frémit, et le fit me-

nacer d'être mis de nouveau à la torture. Mendoce pendant ce tems sous l'habit de soldat avait monté la garde près de Philippe et avait porté la consolation l'espoir dans le cœur de son ami. Il avait sçu gagner deux soldats en leur promettant une forte récompense. Un jour choisi pour l'exécution de son projet, Mendoce et ses deux soldats sont de garde près de l'illustre prisonnier.

Minuit est l'heure indiquée. Mendoce était de service dans la chambre de Philippe et devait être relevé par les deux soldats et un sergent : l'heure sonne et comme il l'avait espéré, les deux compagnons de Mendoce viennent avec un seul sous officier : à peine sont ils entrés dans la chambre du prisonnier, que Mendoce secondé des deux autres soldats s'élance sur le sergent, le désarme, le

menace de la mort s'il jette un cri: le sergent trop heureux qu'on lui laisse la vie, ne fait nulle résistance, il offre même de se joindre à eux et de les conduire hors de la ville par un souterrain qui lui est connu: ses offres sont acceptées: Mendoce lui donne une bourse d'or, et lui promet un sort heureux pour l'avenir: cet homme est le premier à briser les fers de ton père, et les guide vers le souterrain: les armes du sergent sont données à Philippes: ils marchent environ pendant une heure dans les ténèbres, lorsque le bruit d'une cloche se fait entendre, c'est le signal d'allarme: on s'est apperçu de l'évasion: déjà ils atteignent une porte qui donne près du fossé, il faut la rompre; une barre cède à leurs efforts, et leur sert de levier pour ébranler la porte qui s'ouvre; le plus grand silence rè-

gne dans cet endroit, et nos braves défenseurs de la vertu malheureuse, prenant Philippe dans leurs bras, traversent le fossé qui ne leur présente d'autre difficulté, que de l'eau jusqu'à la ceinture: à peine ont-ils fait quelques pas de l'autre côté du fossé, qu'un factionnaire crie: qui vive ? le sergent et Mendoce fondent sur lui avec tant de promptitude, qu'il n'a pu jetter un second cri: il est mort.

Mendoce aussitôt le dépouille de ses habits, en fait revêtir Philippe, et couvre des siens le soldat tué, ensuite il lui mutile la figure au point qu'on ne puisse le reconnaître. Ils gagnent alors les états de Modène, et se trouvent en deux jours hors des poursuites de Médicis, qui le premier feint de croire à la mort de Philippe dont le corps est exposé en public et auquel il fait rendre les honneurs funèbres: il se doute

bien que ce n'est point là, son enne-mi, mais ce bruit sert sa politique et ôte pour le moment un chef redoutable à un parti qui le fait encore trembler au sein de la victoire. Ton père rendu à la liberté, à la vie, se retire à Syracuse et forme le projet d'y réunir sa famille pour finir sa carrière dans son sein ; il s'empresse de t'écrire, de dissiper la douleur à laquelle il te croit livré, mais ta réponse lui apprend la mort de son épouse et ta fuite en France avec sa famille. Moi, s'écrie Lorenzo, moi, j'ai écrit à Philippe, et le pouvais-je, quand j'étais moi-même persuadé de sa mort, que je n'ai cessé de la pleurer que depuis celle de mon épouse que j'ai immolée?... Lorenzo ne put en dire davantage, des larmes amères inondent son visage et sa voix expire. Méhemed voit sa douleur, en est ému,

et continue ainsi : je ne puis mon ami t'expliquer cet évènement qui me surprend autant que toi ; enfin Philippe pleurant sur sa femme, déchiré par ton abandon, résolut de passer en espagne avec Mendoce ; c'est dans ce voyage qu'ils ont été faits prisonniers et qu'ils allaient être vendus au dey d'Alger, quand un hasard heureux m'a mis à même de payer la dette la plus sacrée pour tous les hommes, celle de la reconnaissance.

Lorenzo ne put comprendre par quel évènement, et pour quelle raison on avait trompé son père. Quelle main avait donc tramé sa perte ? le souvenir de Menrique se présentait à lui, la présence de Scalatro réuni à ce monstre confirmait ses soupçons et ses craintes... hélas ! le coup le plus funeste lui était-il porté par la main de l'amitié ! il retourne auprès du

blessé, mais encore envain : cependant on conçoit de l'espoir : une nuit cruelle vient de nouveau livrer Lorenzo à ses remords, cependant l'excès de ses maux, la fatigue et l'idée de revoir son père en abrégent le cours, et à son réveil, il entend le cri, *de terre* : on voit Tunis, le bâtiment a salué le fort qui répond, et bientôt a mouillé à la plage. Méhemed qui a des ordres à donner, envoie à sa maison Lorenzo avec un guide : malgré son crime, il y vole, et s'élance dans les bras de Philippe qui ne sait s'il doit encore le presser contre son sein ou le repousser ; cependant la tendresse paternelle l'emporte sur le reproche amer qu'il croit avoir à lui faire, et il lui tend les bras, mais Lorenzo tombe à ses genoux en s'écriant :

Non, mon père, je ne suis plus di-

gne de vous, ce n'est plus ce fils chéri et vertueux que vous chérissiez qui se présente à vous: vous voyez à vos pieds un monstre qui à arraché la vie à celle qui fut la fille de la vertueuse Clarice ..... à celle que vous me donnâtes pour épouse et qui était l'objet de tous mes vœux. Je ne viens pas vous demander grâce, mon cœur me condamne, ma férocité m'accuse devant le ciel et les hommes; je dois vous fuir, je dois un exemple terrible à ceux que les fureurs de l'amour égarent: cependant je n'ai point été injuste, je n'ai été que barbare; Théana est coupable, elle osa trahir ses sermens; mais devai-je être son juge, son bourreau? ô ciel! lance ta foudre, anéantit moi et que le crime expire aux pieds de la vertu: et vous Clarice, vous que la nouvelle de mon crime a été sans doute trou-

bler dans votre paisible retraite, suspendez votre courroux... que votre malédiction ne tombe pas sur un fils qui va expier par sa mort un crime involontaire!

Aussitôt Lorenzo tire un poignard de son sein, mais Philippe le tient fortement serré contre sa poitrine, tandis que Mendoce le désarme. Malheureux, lui crie ce bon père, veux-tu racheter un crime par un autre! tu implores le secours du ciel pour un forfait, et tu l'offenses par l'idée de l'affreux suicide (1). Lorenzo,

---

(1) Les Stoiciens pensaient que l'attribut de bonté et de justice qu'ils attachaient à l'essence de la divinité, ne nous faisait point un devoir de garder un présent que nous n'avons pas sollicité, et qui ne nous gêne, soit que la vie fût un bien ou fût un mal; la doctrine du suicide n'était nullement incompatible avec

infortuné que je chéris toujours, apprends moi tes malheurs, et s'il y a

---

l'existence de leurs dieux. Ils allaient plus loin : « Le suicide que la loi civile et la loi religieuse proscrivent également, est un des points fondamentaux de la secte ; selon cette école, le sage ne vit qu'autant qu'il doit, et non autant qu'il le pourrait ; le bonheur n'est pas de vivre, mais le devoir, mais le bonheur est de bien vivre. » Si l'on pouvait sans doute excuser un tel crime, ce serait pour ces tems du gouvernement des empereurs Romains : les opinions alors tombent, se propagent selon les circonstances, et qu'elles circonstances plus favorables à la doctrine du suicide, que celles où un geste, un mot, une médisance, une calomnie, le ressentiment d'une femme, la haine d'un affranchi, une grande fortune, la délation d'un esclave mécontent ou corrompu, la jalousie, la cupidité, l'ombrage d'un tyran, vous envoyaient au supplice dans le moment le plus inattendu.

Voici les causes principales du suicide. Si

un remède à tes maux, c'est près de moi que tu le trouveras; s'il est vrai

---

les opérations du gouvernement précipitent dans une misère subite un grand nombre de sujets, attendez-vous à des suicides; on se défera fréquemment de la vie, par-tout où l'abus des jouissances conduit à l'ennui, par-tout ou le luxe et les mauvaises mœurs nationales rendent le travail plus effrayant que la mort, partout où des supertitions lugubres et un climat triste concourent à produire et à entretenir la mélancolie, et enfin partout où des opinions moitié philosophiques, moitié théologiques, inspireront un égal mépris de la vie et de la mort.

Mais dans notre siècle, le suicide ne peut être excusé par rien; aucun Sophisme ne peut l'excuser, sans contredire, c'est un homme sans courage, sans vertu, sans religion et j'ose résoudre ce problême tant de fois proposé et tant de fois combattu.

Je dis que l'homme vertueux ne craint ni la mort, ni le fardeau de la vie, quand il se fait une idée juste de dieu.

role, demandait à le voir, mais en présence de plusieurs personnes.

Philippe, Mendoce et Méhemed suivent ses pas et vont chez le malade qui en recouvrant l'usage de raison et de la parole sentait qu'il ne lui restait que peu de tems à vivre : à peine Lorenzo et ses amis se furent-ils placés près du lit du mourant, que Scalatro fit un mouvement de surprise en voyant Philippe, puis se cachant la tête dans ses deux mains, il répandit un torrent de larmes. Lorenzo voulut le consoler : le malade rassemblant ses forces, repoussa la main de Lorenzo qui cherchait les siennes.

« Fuyez, fuyez l'ami le plus perfide, dit-il ; vous voyez le monstre le plus féroce que la nature ait créé ; vos maux, Philippe, votre crime, Lorenzo, sont mon ouvrage et celui de l'infâme Menrique. Le ciel n'a pas

permis que je périsse dans le combat, non pour pardonner à mes remords, hélas! ils ne peuvent expier mes forfaits: ah! qu'ils sont cruels, les tourmens que j'endure. Philippe, je vous trahissais à l'armée et j'instruisais de tous vos projets Menrique qui était dans le parti de Médécis..... Dieu de bonté je t'implore..... mais ma voix criminelle ne peut aller vers toi, je vois ton bras levé..... l'enfer est-là..... Dieu que je souffre!..... mes forces s'épuisent..... Approchez-vous, Lorenzo..... écoutez et frémissez.....

Ami intime de Menrique, dont la fortune suppléait à la mienne qui était dissipée et sacrifiée à toutes les passions qui dégradent et avilissent l'homme..... O Dieu, dont l'oubli dans ma jeunesse m'a plongé dans le gouffre des passions, que ne l'avez-

vous retranché du cercle de mes courtes années ; cet âge impétueux ! sans principes, sans religion, toujours dominé par les passions, on ne peut s'arrêter au bord du précipice quand la main nous abandonne : ce n'est qu'au bruit de notre chûte que la raison s'éveille ; reveil tardif ! réveil cruel ! tu ne laisses plus que le remord et la certitude d'un supplice éter..... ami de Menrique, j'étais son espion près de vous ... j'attentai avec lui à votre vie, lors de la sérénade dans le bois, près de la maison de Visconti : lors du bal, je le fis évader de Prato ... j'ai intercepté les lettres de Philippe lorsqu'il vous donnait de ses nouvelles. J'ai contrefait votre écriture pour lui apprendre la fausse nouvelle de la mort de Clarice, votre départ supposé, pour la France et l'éloigner de Rome : ... la lettre qui

accusait..... votre épouse... était d'elle;..... mais elle vous était adressée..... je la pris... sur son secrétaire et je... la... posai près de votre porte, en épiant..... votre sortie au bas de l'escalier... la femme de chambre dont je vous parlai, était..... encore chez vous:... c'est elle qui reçut Menrique dans la chambre de l'innocente Théana, pendant qu'elle n'y était pas; c'est cette même femme de chambre qui pinça de la harpe... j'étais, non, prisonnier de l'inquisition.... mais du nombre des scélérats qui vous ont lié, et Menrique introduit... dans la maison... guidé par la femme de chambre.... en sortit.... aussitôt.... ombre de Théana. »

Monstre, s'écrie Lorenzo! et oubliant l'état de Scalatro, il veut s'élancer sur lui: envain il est retenu par Philippe et Méhemed, il est sur

des remords justement mérités, que tu peux te justifier à mes yeux et obtenir le pardon que tu demandes au ciel : Philippe lui fait encore jurer qu'il n'attentera plus à sa vie, Lorenzo se laisse arracher ce serment, et commençant le récit de son malheur et de son crime, il apprend en même tems à son père qu'il n'a point à pleurer la perte de Clarice, et donne à Mendoce des nouvelles de sa famille.

A peine a-t-il fini son récit, que Méhemed arrive et vient recevoir les témoignages de reconnaissance de ses amis: d'après l'intérêt que Lorenzo a paru porter à Scalatro, le généreux corsaire a donné des ordres, pour qu'il soit amené dans sa maison, où tous les secours lui seront prodigués. Strozzi a retrouvé parmi les esclaves de Méhemed Carracça femme de Fa-

ce monstre, il le presse de ses mains furieuses ; il s'arrête cependant en voyant que ce scélérat déchiré par la douleur et les remords est prêt à exhaler le dernier soupir. Il fixe ses yeux animés d'un juste courroux, sur les siens qui vont se couvrir des ombres éternelles de la mort; il trouve de la douceur à se repaître de ce funeste spectacle, et bientôt il ne tient plus qu'un corps inanimé.

On l'arrache de ce lieu d'horreur; une fièvre brûlante s'empare de lui ; la fièvre se calme au bout de quelques jours, mais elle est remplacée par un délire perpétuel; et en recouvrant la santé le malheureux Lorenzo perd la raison, une noire mélancolie s'empare de son ame ; rien n'adoucit ses peines : tantôt il erre dans les vastes jardins de Méhemed, en prononçant les noms de Théana,

de Menrique; là, c'est l'ombre de cette épouse infortunée, qui vient lui reprocher son crime, et le lui pardonner: à genoux, les mains vers le ciel, il demande grâce à Théana, il veut serrer dans ses bras cette ombre chérie qui le fuit, qui lui montre le Tibre où elle se plonge, en laissant son fils sur la rive. Là, il voit le barbare Menrique le fer en main qui veut immoler le gage chéri d'une union trop malheureuse: envain Lorenzo va pour s'y opposer, le coup mortel est porté, le monstre a disparu, et Lorenzo tombe près du corps de son fils qui baigne dans des flots de sang: tantôt il implore la pitié de son père, tantôt c'est la mort qu'il invoque; tous les jours, toutes les heures, ce sont de nouvelles souffrances, plus cruelles les unes que les autres.

Il est dans cet état pendant trois mois, Méhemed venait d'obtenir de la cour du Dey le commandement d'une petite escadre qui devait protéger un riche convoi pour l'Espagne. Philippe et Mendoce désiraient s'y rendre, pour revenir de là à Rome, rejoindre Clarice, l'arracher à ses veux et se retirer en France; mais l'état de Lorenzo était trop allarmant et l'on craignait que le trajet ne lui fut fatal.

Un jour que Carracça, accompagnée de deux esclaves, suivait de loin Lorenzo qui se promenait dans les jardins de Méhemed, qui donnaient sur la mer, elle le vit s'approcher du rivage; craignant qu'il ne se livra à son désespoir, elle hâte le pas; mais elle ne le rejoint que pour le voir se précipiter dans les flots. Les deux esclaves de Méhemed, qui

savaient combien il était cher à leur maître s'élancent peu à près et ramènent Lorenzo à bord. Philippe, Mendoce que le hasard ou l'inquiétude conduisent en ces lieux, entendent les cris de la bonne Carracça et accourent. Ils voyent le malheureux livré à un excès de fureur épouvantable. Ses yeux roulent dans leurs orbites avec une rapidité effrayante, une écume blanche se fait jour au travers de ses dents agitées et serrées par des mouvemens convulsifs : il s'arrache les cheveux, déchire ses vêtemens, se roule sur le sable, qui meurtrit et sillonne son corps à demi nud. Ces efforts épuisent ses forces, il reste sans mouvement et paraît anéanti. Philippe le considère avec effroi et douleur. Un cri de surprise que jette Carracça retire Philippe de cet état pénible et rappelle Lorenzo

à la vie. Il ouvre les yeux, voit son père, le reconnait; il entend la femme de Fabricio, qui à genoux près de lui, tenant dans ses deux mains son bras droit, nud, disait à Strozzi: oui, seigneur, je le jure devant Dieu, Lorenzo est le fils que vous avez perdu: voyez cette marque, cette brûlure; c'est moi qui en suis la cause par ma négligence, en faisant tomber dans mon sommeil, la lampe qui éclairait le souterrain où j'étais réfugiée avec lui et vous. Je l'avais placée trop près de mon lit auquel touchait son berceau; un mouvement involontaire que je fis en dormant renversa cette lampe. Fabricio alors veillait auprès de vous dans une autre retraite du souterrain: réveillés par les cris de l'enfant, je vis la mêche qui brûlait sur son bras: vous fûtes aussi bientôt réveillé par

dont vous avez entouré mon berceau, et conserver un fils à la tendre et vertueuse Clarice.

Lorenzo faible, mais rappellé à la saine raison, se rétablit en peu de tems, et employant son courage à supporter son malheur fut en peu de jours en état de suivre Philippe et Mendoce, qui partirent avec Carracça pour l'Espagne, sur l'escadre du généreux Méhemed qui donna la liberté aux deux esclaves qui avaient sauvé la vie à Lorenzo.

CHAPITTE XXX ET DERNIER.

Arrivée aux campagnes de Rome. — Avanture nocturne. — Dénouement.

La mort eut aggravé sa faute et son erreur :
Mais la religion le couvrant de ses ailes,
A suspendu les coups de ses mains criminelles,
Et son cœur trouve enfin la paix et le bonheur.

LECTEUR sensible qui avez versé des larmes sur le sort de la tendre et fidelle Théana, revenez avec nous vers cette infortunée, qui a cherché dans le sein de la religion ces douces consolations qu'elle réserve à ceux dont le cœur pur s'élève souvent vers la divinité.

Théana transportée par les pêcheurs dans leur cabane fut reconnue par

l'un d'eux, qui s'empressa d'aller au Palais de Visconti. Ce bon père effrayé par la lettre que Lorenzo avait laissée, et ne sachant comment le rejoindre fut cruellement confirmé dans ses craintes : il envoya aussitôt à Rome chercher un médecin, et part avec Zanubio et Euphémie, conduit par le pêcheur. Il l'a trouve ayant repris sa connaissance ; mais la pâleur de la mort répandue sur sa figure, l'état de désespoir dans lequel elle était plongée, le jetèrent dans un effroi mortel : envain il lui prodigua toutes les caresses, envain il la conjura de se calmer, Théana redemandait Lorenzo ; oubliant son crime, ne voyant que l'excès de son amour, ce cruel et barbare époux était encore sa seule occupation, son seul désir. Pour la tranquilliser, les pêcheurs lui avaient raconté par quel hasard ils

avaient été retirés; mais ils n'avaient pas osé tenter un mensonge, et ils avouèrent que celui qui était resté sur le rivage ne laissait que peu d'espoir. Théana pouvant à peine se soutenir, voulait y aller : on s'y opposa. Visconti se fit conduire sur la plage; mais Lorenzo était enlevé par les gens du corsaire Gênois.

Comme il s'était écoulé une nuit, les pêcheurs et Visconti conçurent l'espoir que Lorenzo avait été emmené par quelques personnes, qui plus heureuses qu'eux, avaient reconnu en lui quelque signe de vitalité; cet espoir était naturel, puisque Théana, précipitée et retirée en même tems que lui, était sauvée : cette consolation présentée à cette malheureuse épouse, avec tout l'art et tous les ménagemens d'un père tendre, calma pour l'instant sa douleur : re-

venue à la maison paternelle, sa santé souffrit ; mais seulement du chagrin de voir que toutes les perquisitions faites pour découvrir le lieu de la retraite de Lorenzo étaient infructueuses ; dès ce moment la vie lui devint à charge : portant partout sa douleur, elle ne voulut pas revenir à la ville avec sa famille.

Clarice venait d'être nommée, par le Pape, supérieure d'un couvent à trois lieues de Rome : Théana conjura son père de lui permettre de se retirer près de sa tante : Visconti n'y consentit qu'à la condition formelle de n'y point prononcer de vœux avant que son fils n'ait atteint quinze ans. Théana le promit, et emmenant cet enfant, gage chéri d'une union si malheureuse, fut, près de Clarice, mêler ses larmes aux siennes.

La situation de Lorenzo n'était pas moins cruelle : arrivé en Espagne, sa raison s'était consolidée; mais ses remords, ses regrets étaient aussi vifs, et un nouveau chagrin vint encore ajouter à ses peines : Philippe fut reconnu par des officiers espagnols qui l'avaient vu prisonnier à Florence, il fut arrêté et mis en prison; cependant Médicis n'existait plus, il y resta quatre mois et ne sortit que par le crédit de Méhemed : ce noble ami le pressa de quitter ce pays dont la politique ombrageuse est toujours servi par les fureurs d'un tribunal sanguinaire, et exigea en leur faisant ses adieux, qu'ils acceptassent une malle, dont ils ne devaient faire l'ouverture qu'en débarquant : ils partirent de Grenade et vinrent heureusement descendre à Messine, où Mendoce apprit des nouvelles agréables de sa famille.

Là ils virent que les présens de Méhémed consistaient en perles fines, en pierreries et dans une somme de trente mille sequins. Ils avaient cent quatorze lieues à faire pour se rendre à Rome. Strozzi avait, non à craindre de tomber entre les mains du gouvernement de Florence ; mais il était possible qu'il rencontra des partisans de cette cour, et le poignard pouvant l'atteindre, il se déguise ainsi que ses compagnons, et Caracça, en pauvre, après avoir adressé les dons de Méhémed à la famille de Mendoce, avec une lettre pour Visconti et Clarice. Cachés sous ces habits, ils voyagèrent à pied, ne s'arrêtant que dans les hameaux et ne marchant que la nuit ; ils arrivèrent en dix jours à une journée de la ville, et partirent de jour le lendemain en calculant leur marche, pour n'entrer

dans Rome que pendant la nuit; mais vers le soir ils furent surpris dans la plaine par une pluie très-forte ; ils se hâtèrent d'atteindre les murs d'un couvent qu'ils apperçurent à la lueur des éclairs. Ils y parviennent, veulent y demander l'hospitalité, mais ils ne purent l'obtenir, parce que c'était un couvent de femmes. Forcés de se retirer ils trouvèrent en tournant le couvent, un bâtiment désert et tombant en ruines, qui leur offrit un asyle ; ils s'y réfugient et attendent que l'orage se calme. Au bout de quelques heures la pluie cesse, les vents se taisent et ne laissent plus entendre que la solitude du lieu ; mais le tems se couvre de nouveau, et menaçant d'un orage plus terrible décide nos voyageurs à attendre le jour sous cet abri.

Des herbages, des pailles amassées

dans ce bâtiment, qui était l'ancienne ferme du couvent leur servent de lit : bientôt Lorenzo qui ne se livre tous les jours qu'avec peine au sommeil, entend les accords plaintifs d'une harpe. Cet instrument qui jadis fit naître l'amour dans son jeune cœur innocent, y réveille en ce moment le souvenir de son malheur et rassemble en un instant toutes les causes de ses tourmens. Il se lève, se met dans l'embrâsure d'une fenêtre et voit une lumière qui jette une sombre lueur au travers d'un rideau épais et éclaire faiblement une croisée d'un aile de logis du couvent qui donne vis-à-vis de lui et dont il n'est séparé que par un jardin : il écoute les sons plaintifs que rend l'instrument, c'est la douleur, ce sont des plaintes que cherche à exhaler celle qui en pince : il entend une voix faible et tremblante qui chante, son cœur tressaille.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Toi que je n'ai pu suivre à l'infernale rive,
Si mes chants, de ma mort peuvent braver
les loix.
Approche et prête encore une oreille attentive
Aux lugubres accens de ma plaintive voix !
Epoux chéri bientôt ta tendre amie,
Ne pourra plus supporter tous ses maux ;
Et ton épouse abandonnant la vie
Te rejoindra dans la nuit des tombeaux.

2e.

S'il fallait qu'un des deux vit le royaume
sombre,
Ah ! sans doute il dut vivre et je dus expirer.
Des mânes maintenant je grossirais le nombre
Et j'en auras subi l'arrêt sans murmurer.
Epoux chéri, bientôt ta tendre amie
Ne pourra plus supporter tous ses maux ;
Et ton épouse abandonnant la vie
Te rejoindra dans la nuit des tombaux.

3°.

Tu n'es donc plus ô ciel! et j'ai pu te sur
vivre
Malgré tous mes chagrins, ma douleur, mes
transports!
Quand pourrai-je chère ombre, et mourir e
te suivre
Et renaître avec toi dans l'empire des morts?
Cher Lorenzo, bientôt ta tendre amie
Ne pourra plus supporter tous ses maux;
Ah! Théana renonçant à la vie,
Te rejoindra dans la nuit des tombeaux.

Le malheureux Lorenzo peut à peine croire ce qu'il a entendu; le ciel veut-il terminer ses maux? La mort a-t-elle rejeté sa proie? est-ce bien Théana, ou bien une erreur de son imagination égarée de nouveau? sa raison est-elle encore dans le délire? O mon Dieu, s'écrie-t-il, à haute voix, en élevant au ciel, chargé de nuages, ses yeux mouillés de pleurs, prends-tu pitié

de mes maux ! ton courroux est-il appaisé et ta clémence pardonne-t-elle à mon crime !

Philippe est réveillé par cette exclamation ; il craint en ce moment un nouvel accès de folie pour son fils ; il se lève et vient en le serrant dans ses bras, calmer son esprit : il écoute le récit de Lorenzo, doute de ce qu'il dit ; mais le bruit d'une porte qui s'ouvre au bas de la fenêtre qui était éclairée, les force à regarder d'où vient ce bruit ; ils voient une religieuse vêtue de blanc, suivie d'une autre femme en habit noir et couverte d'un voile de même couleur ; cette dernière porte une lanterne sourde : elles dirigent toutes deux leurs pas vers la porte du jardin.

Lorenzo et Strozzi descendent avec Mendoce, se cachant derrière un han-

gard et voient ces deux femmes entrer dans le jardin : quelques minutes après ils s'avancent sans bruit, la porte est entr'ouverte, ils ypénéet se trouvent bientôt au milieu de tombes chargées de croix. Ils avancent; au milieu du jardin est un bâtiment soutenu par des colonnes serrées; mais dont les distances laissent du jour. Une faible et lugubre lueur qui en sort éclaire ce séjour de la mort et leur indique que c'est de ce côté que les religieuses qu'ils ont vues ont dirigé leur course nocturne. Ils sont près de ce pavillon et distinguent effectivement ces deux femmes à genoux près d'une tombe. Ils approchent encore d'avantage et entendent l'une des deux qui adresse cette prière à l'Eternel.

» *Dieu de l'univers, vois avec indulgence mes regrets et ma douleur :*

dans ce séjour de la mort, dans ce lieu solitaire, asyle des ames pures qui te sont vouées, j'ose aux pieds des autels porter un cœur brûlant d'amour. Dans cette retraite paisible, je nourris le poison d'une coupable flamme : inquiète, incertaine dans mes vœux ; je dois t'adorer, et c'est un mortel que je chéris. Le tems ne peut me guérir ! cher époux, ton ombre me suit en tous lieux : le ciel qui a épargné mes jours n'a-t-il pu respecter les tiens ? Oui, cet espoir arrête encore mon ame prête à te rejoindre ; cher Lorenzo ! vois Théana...

Dieu ! c'est elle ; .... mon père.... Strozzi, venez.... A ces mots, Philippe, animé par le même sentiment que Lorenzo, a deviné dans l'autre femme sa chère Clarice. Ils s'élancent et nos deux infortunés pressent leurs épouses contre leur sein.

Ames sensibles, que vos larmes se mêlent aux leurs et suppléent en ce moment à la faiblesse de ma plume. Clarice revoit Strozzi, et l'excès de son amour lui donne la force de supporter l'excès de sa joie et de son bonheur. Théana retrouve son époux qui, à ses pieds, inonde ses mains des larmes du remord et demande pardon de son crime. La cause de ce crime n'est plus pour Théana que la certitude qu'elle n'a jamais cessé de posséder le cœur de son époux : elle est libre de répondre à son amour et de le consoler par de tendres caresses ; mais Clarice ! quels liens l'enchaînent .... quel intervalle ! quelle barrière elle a mise entr'elle et l'objet de ses regrets ! comment la rompre ? son amour est dans toute sa force, mais la religion l'emporte : elle s'arrache des bras de Strozzi, se

reproche ses embrassemens, et s'échappant avec Théana qu'elle entraîne, elle cherche dans le couvent une retraite sûre contre l'oubli de ses devoirs. Lorenzo, Strozzi les voient fuir sans aucun effort pour les arrêter, et respectent avec douleur les vœux qu'elles remplissent en ce moment.

Le lendemain ils sont à Rome, au sein de leur famille. Lorenzo apprend que sa chère Théana n'a point pris le voile, qu'elle est libre; Carracça est rendue à Fabricio, qui apprend d'elle que Lorenzo est le fils de Strozzi. Visconti, présent à ce récit, va chercher la boîte que Clarice lui avait envoyée de Paris, et qui contenait les langes et les ornemens du berceau dans lequel Lorenzo avait été trouvé. Carracça en fait la description avant l'ouverture, et ajoute que n'ayant pas

de hochet à donner à l'enfant, elle avait suspendu à son cou sa croix, qui était de christal de roche, montée en or. Ayant ouvert la boîte, Visconti, Strozzi et Lorenzo furent convaincus que Carracça ne s'était pas trompée : le lendemain cette bonne nourrice fut trouver Clarice au couvent et lui donna les détails de l'évènement qui lui avait rendu son époux et un fils. Elle devait y rester trois jours.

Le second jour, Clarice et Théana s'entretenaient encore avec Carracça des évènemens rapides et terribles qui les avaient poursuivis, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre : cette voiture à la grande surprise de Clarice, entra jusques dans la dernière cour du couvent, et ne s'arrêta que sous ses fenêtres ; quelques minutes après on annonça le cardinal

Ganganelli qui venait chercher Clarice pour la conduire vers le Pape et rompre ses vœux.

Malgré la sincérité de la piétié de Clarice, elle ne put s'empêcher de témoigner la joie qu'elle avait d'être réunie à son époux et se mettant à genoux devant son prie dieu, elle fit à haute voix cette prière.

« *Grand Dieu; en rappellant le vertueux Strozzi du séjour des morts, tu as voulu sans doute que son épouse lui fut rendue: j'obéis à ta volonté; rentrée dans le monde où la vertu seule eut toujours des charmes pour moi, je n'en ferai pas moins des sacrifices qui égaleront ceux du cloître: j'aiderai Théana à remplir les devoirs de mère de famille et je fera passer dans le cœur de son fils, l'amour de toutes les vertus.*

Elle se releva, et accompa-

gnée de Théana et de son fils, elle partit avec le ministre respectacle du Pape, et fut aux pieds de sa sainteté qui, la relevant, lui dit; Clarice, la religion n'est point une marâtre; le ciel qui reçut vos vœux, va les briser aujourd'hui par ma voix et vous ordonne de rentrer dans le monde pour y donner l'exemple de la piété, de la charité et de l'amour conjugal: aussitôt une porte l'ouvre, le cardinal donne la main à Clarice, elle entre dans une chapelle où elle voit Strozzi, Lorenzo, Visconti, Zanubio, Euphémie et son père, Léons et son épouse. Bientôt le Pape paraît en habits pontificaux, il célèbre le sacrifice divin, et la religion rend ensuite Clarice à son époux. Elle se prosterne avec Strozzi, Lorenzo et Théana sont aussi aux pieds des autels, et ces deux cou-

ples infortunés, en recevant la bénédiction du chef de l'église, trouve l'oubli de leurs maux et l'espoir d'un bonheur pur.

Clarice, dépouillée de ses habits religieux, et revêtue de ceux du monde, retourne au sein de sa famille. Les parens de Mendoce prévenus de l'arrivée de leur père à Rome, viennent mêler leur joie à celle de ses amis; Philippe écrivit à Rose et à son époux pour les prévenir qu'ils ont formé le dessein d'aller les joindre en France. Au bout de trois mois les biens de ces deux familles sont réalisés en numéraire, et suivies de leurs amis, Zanubio; Léons, leurs épouses, de Fabricio et de Carracça, elles quittent l'Italie et viennent s'établir à Grenoble.

Là elles achètent à frais communs une terre considérable; elles la par-

tage en lots égaux, et chaque famille fait bâtir sur son terrein une retraite charmante, les paysans des environs sont comblés de leurs bienfaits. Là les pauvres y trouvent des secours et du travail. Philippe revenu de ses projets politiques, est rappelé à la vraie philosophie et sent que le philosophe ne peut être l'ami des révotions; il apprend de l'expérience qu'il est toujours funeste pour les honnêtes gens de voir les ambitieux prêcher les avantages illusoires d'une liberté générale, de porter la hache sur un ancien édifice politique que les tems ont consolidé ; que servir le peuple quand il est le plus faible, c'est un ingrat, et quand il est plus fort c'est briser la chaîne d'une bête féroce, qui parmi ses premières victimes dévore son libérateur. Heureux par les vertus de Clarice, de Théana

et de Lorenzo, il poussa sa carrière jusqu'à quatre-vingt-dix ans sans infirmité, et s'endormit du sommeil de paix au sein d'une famille qui était préparée à cette perte, et qui en adoucit les derniers momens. Clarice lui survécut de douze ans, et eut le plaisir de voir son petit fils placé avantageusement au service de France, se signaler dans la marine; car il devint un jour amiral.

Lorenzo, consolé de l'absence de cet enfant chéri, par une fille que Théana lui donna, et qui épousa par suite le fils de Zanubio, jouit auprès de son épouse et au sein d'une douce amitié, du bonheur que lui avait fait espérer le rêve de Grenoble.

Fin du quatrième et dernier volume.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XXII. *Prise de la ville de Prato. — Conduite de Strozzi ; préparatifs de défense.—Cosme veut livrer bataille, il l'a repoussé jusques dans Florence.—Quartier d'hyver.—Nouvelles de Théana.* . . . . . pag. 1

CHAP. XXIII. *Lettre de Théana; son arrivée à Prato avec Clarice, Euphémie. — Bal d'hyver ; intrigues. — Un rival reparaît ; Lorenzo est blessé.* 22

CHAP. XXIV. *Ouverture de la campagne. — Nos jeunes*

guerriers s'arrachent à l'amour ; mais ne peuvent se résoudre à se séparer tout à fait. — Château incendié, dangers que courrent Clarice, Théana et Euphémie. — Grande bataille ; l'amour protége nos dames ; mais ce secours cause la perte de Philippe, et le triomphe de Cosme. . . . 44

CHAP. XXV. *Prudence de Lorenzo. — Fuite sage. — Son retour à Prato, suites de la bataille. — Mort de Philippe. — Reddition de la place. — Défection générale du parti républicain. . 84*

CHAP. XXVI. *La douleur aigrit le caractère de Lorenzo ; à ses chagrins se joingnent les persécutions d'une ven-*

geance secrète. — La jalousie long-tems retenue vient l'assaillir, avec toutes ses fureurs. — La vertu de son épouse est soupçonnée : il croit avoir des preuves de sa perfidie, et cette ame si sensible jusqu'alors, se livre au plus cruel excès de vengeance. 107

CHAP. XXVII. *Evènement terrible ; les apparences déposent contre la vertu. — Crime de l'amonr.* 140

CHAP. XXVIII. *Menrique ne jouit pas longtems de son triomphe ; la vengeance céleste atteint le coupable — Son rival sort de sa tombe pour l'y précipiter. — Quel est Scalatro. — Combat naval ; tempête.* 168

CHAP. XXX. *Arrivée aux campagnes de Rome. — Avanture nocutre. — Dénouement.* 215

ERRATA DE L'ERRATA.

Deuxième vol. pag. 35 4e. couplet, 1re. lig. A leurs yeux la sage vieillesse, *lisez* A leur jeux.

De l'Imprimerie de LEVALLOIS, rue Montorgueil, nº 32.